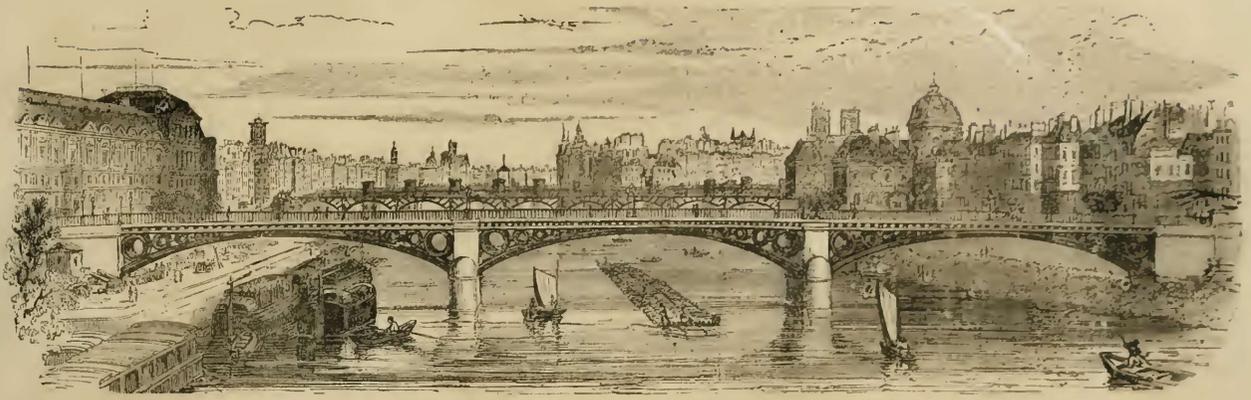


L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris. — 3 mois, 8 fr. — 6 mois, 16 fr. — Un an, 30 fr.
Prix de chaque N^o, 75 c. — La collection mensuelle br., 2 fr. 75 c.

N^o 16. Vol. I. — SAMEDI 17 JIN 1845.
Bureaux, rue de Seine, 33.

Ab. pour les Dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 17 fr. — Un an, 32 fr.
pour l'étranger. — 10 — 20 — 40

SOMMAIRE.

Académie de l'Industrie. Exposition de juin 1845. *Vue de la Salle d'Exposition à l'Orangerie.* — **Corrier de Paris.** — **Mouvements religieux.** Le schisme d'Ecosse; le docteur Pusey. *Assemblée générale des Ministres d'Ecosse; Portraits du docteur Chalmers et du docteur Pusey.* — **Les Hawaii (Sandwich).** *Vue de l'île Honolulu; Portraits de Timoteo Hautilo et de William Richards.* — **La Coue du Grand-Duc.** nouvelle par Eugène Guinet, (suite et fin), avec une gravure. — **Théâtres.** Le Cirque-Olympique; l'Assasin de Morlaix; les Deux Malpieri. *Vue extérieure du Cirque; l'Épée des bouteilles et l'Épée des chaises, par Auréli.* *Les Cloches anglaises; Vue intérieure du Cirque.* — **Promenade sur les Fortifications de Paris.** — *Huit figures; Plan général des fortifications.* — **Revue algérienne.** *Portrait de Changarnier; Vue de Collo; Prise de la Smalah; Mort de Mustapha; Cochet d'Abd-el-Kader.* — **Le recrutement en France.** — **Annonces.** — **Modes.** Une gravure — **Houvard.** — **Portrait.** — **Amusements des sciences.** — **Rébus.**

Académie de l'Industrie.

EXPOSITION DE JUIN 1843.

Voici une sorte de préface de la grande Exposition où, l'année prochaine, l'industrie déploiera tout son luxe. Les objets de tout genre rassemblés par les membres de l'Académie de l'Industrie sont d'un très bon augure; l'impression produite par l'ensemble est favorable; l'application des arts à l'industrie est évidemment en progrès. Dans les œuvres d'ameublement, la bizarrerie des formes et la pesanteur des ornements tendent à faire place à un système d'un meilleur goût. Ce retour vers un luxe plus gracieux est surtout remarquable dans les meubles élégants exposés par M. Hefer et dans les marqueteries de M. Vedder.

Des lits en fer, d'un joli dessin, laissent beaucoup à désirer sous le rapport des dorures et des peintures qui les décorent.

Le confortable en tout genre domine dans l'Exposition; on y voit des cuisines fort bien organisées, des foyers, devant l'un desquels tourne une dinde de carton, divers calorifères d'un dessin bien approprié. Toutefois, il nous semble que le jury aurait pu admettre avec un peu moins de prudence certains objets fort utiles sans doute, mais peu agréables à la vue et à la pensée. Par exemple, pour ne point parler d'autres choses, les cirages incomparables et les articles de coiffure nous semblent occuper dans l'Orangerie un peu plus d'espace qu'il ne devrait leur en revenir, eu égard à leur importance relative; nous en dirons autant des fausses dents. Dans l'intérieur même de l'industrie, ne heurtons pas la délicatesse et la pudeur publiques; ménageons-les au contraire soigneusement. Contentons nous d'indiquer, s'il est absolument nécessaire, par un seul modèle, caché dans l'ombre et à l'écart, ce que dans nos demeures mêmes nous souffririons d'avoir constamment sous nos yeux.

Les partisans exclusifs de l'utilité auraient tort de se récrier contre cette recommandation: les objets vraiment nécessaires sont précisément ceux qui perdent le moins à cette réserve; leur vente est beaucoup plus assurée que celle des objets de goût; d'ailleurs une exposition annuelle dans le palais des Tuileries, ne doit point ressembler au pêle-mêle d'un bazar.

Nous ne saurions passer sous silence les annonces et prospectus que chaque exposant fait distribuer aux visiteurs; c'est la partie littéraire de l'Exposition. L'une de ces annonces nous a paru trop digne d'échapper à l'oubli pour ne pas mériter une place dans nos colonnes; en voici un extrait textuel: nous ne nous permettons d'y rien changer, le public y perdrait trop.

« M. L..., coiffeur-posticheur (nous ne savons si le mot posticheur est dans le Dictionnaire de l'Académie; nous le maintenons comme digne de figurer au prochain article Néo-logisme), inventeur des demi-perruques imitant parfaitement le naturel, garantit aux dames qu'elles peuvent, avec ces demi-perruques, rester nu-tête, comme avec leurs cheveux naturels, sans qu'il soit possible de s'apercevoir du postiche. — Elles peuvent aussi se procurer dans l'établissement de nouveaux Cache-Folies, au moyen desquels elles pourront se rajeunir de beaucoup d'années, invention qui a obtenu un grand succès. »

Ceux de nos lecteurs qui nous accuseraient de charger la vérité dans une intention comique, peuvent se donner la satisfaction de lire le texte tout entier chez M. L..., rue Saint-Mar-

tin, etc.; ils doivent nous savoir d'autant plus gré de cette indication, que M. L... a un salon musical pour la couture et la coupe des cheveux; on a chez lui de la musique par-dessus le marché.

Quelques objets d'art qui arrêtaient particulièrement l'attention publique n'auraient pas été déplacés à la dernière Exposition du Louvre; telles sont en particulier les diverses inventions plastiques si fort à la mode aujourd'hui. Le fond de ces inventions est toujours ce que le public connaît sous le nom de plâtre anglais; c'est du plâtre plus ou moins modifié par la gélatine ou par quelque autre composition.

Nous nous sommes arrêté avec plaisir devant les moulures diverses de M. Solin, qui est moins un industriel qu'un artiste. Si l'on n'eût prévu d'avance qu'on a sous les yeux



(Exposition de l'Académie de l'Industrie, à l'Orangerie des Tuileries.)

de simples imitations, on croirait voir, non pas des moulures, mais les sculptures les plus délicates en marbre, en bois, en ivoire, en pierre noire de véstuste; il est impossible de ne pas s'y méprendre; les situations pleines de vie et de vérité représentant les artistes célèbres, tirés de la galerie de M.

nich, sont du marbre véritable, du marbre antique, avec les teintes que les siècles ajoutent au blanc du marbre de Carrare ou de Paros; un beau Christ sur lequel la vue se porte tout d'abord, est de l'ivoire; ces petites ligures de rois, si riches d'admirables détails, semblent sorties des mains des

habiles et patients artistes auxquels Dieppe doit sa célébrité. A quoi tient la perfection de ces imitations diverses ? D'où vient que ces cannes ont toute la délicatesse, tout le fini des pierres antiques gravées avec le plus de talent ? C'est là l'invention de M. Sohn. Frappé de l'imperfection de toutes ces moulures pâteuses qui ne laissent presque rien subsister du fini des détails, M. Sohn a pensé que rien n'égalait la pureté du simple moulage en plâtre liquide, et qu'il fallait s'en tenir là. Puis il a cherché et trouvé diverses compositions, des moulures liquides, qui étant appliquées à l'objet moulé sans lui faire subir aucun choc, aucun contact qui le déforme, lui conservent toute la fraîcheur de ses contours les plus déliés. M. Sohn, déjà sur la voie du succès, doit la parcourir d'un pas rapide.

Parmi les innovations utiles, nous avons remarqué la guidelonge de M. Mallard ; c'est une application très ingénieuse à la longe des chevaux attachés au râtelier, du système inventé jadis pour les jouets d'enfants connus sous le nom d'émigrés. Une attache solide, revenant sur elle-même, suivant les mouvements du cheval, lui permet toute espèce de mouvements et d'attitudes, sans qu'il lui soit possible de s'empêtrer.

Des systèmes de pompes simples et ingénieux, et des instruments de physique d'une grande perfection, sont tout ce que l'exposition de l'Orangerie offre de digne d'attention en fait de mécanique appliquée.

Nous avons pris un instant pour du marbre, du chêne et de l'acier, des papiers peints qui, bien que placés un peu à leur désavantage et vus sous un faux jour, font la plus complète illusion.

En somme, cette Exposition justifie l'empressement du public, et il y a lieu d'espérer qu'elle prendra d'année en année plus d'accroissement.

Courrier de Paris.

Les faiseurs de statistiques calculent, avec une science scrupuleuse, par francs et par centimes, la consommation de cet ogre insatiable qui s'appelle Paris : combien il dévore de moutons et de bœufs dans son festin annuel, combien il engloutit de beurre et de fromage, de fruits et de légumes, de poisson et de gibier, dans ses immenses entrailles ; on sait, à une goutte près ce qui se vide de bouteilles et de tonnes à cette table monstrueuse de huit à neuf cent mille couverts, ou les uns mangent les gros morceaux et les autres n'ont que les miettes ; mais ce qu'on n'a point calculé, ce qu'on ne saura jamais, c'est le nombre des paroles inutiles qu'on y débite et des mots vides qui s'y consomment. Si l'on voulait compter tout ce que Paris absorbe et digère de cette denrée-là. Les conversations des rentiers et des vieilles filles, les discours de certains honorables, les oraisons d'Académies, les plaidoiries d'avocats, les discussions de joueurs de dominos, les consultations de médecins et les harangues de portiers, on se perdrait dans le labyrinthe de cette effrayante addition. Pythagore, Euclide, Laplace et Legendre eux-mêmes n'y suffiraient pas.

Dieu nous garde donc de nous jeter dans cet Océan de paroles sans fond, on s'y noierait. — Je fais plus ; je choisis une seule phrase de ce dictionnaire banal, et je délie le plus habile teneur de livres de dire combien de fois Paris la prononce, non pas dans une année, non pas dans un mois, non pas dans une semaine, mais dans un jour ; cette phrase, la voici : *Comment vous portez-vous ?*

« Comment vous portez-vous ? » est le mot qui court la ville sans relâche, et la possède du haut en bas ; elle s'en empare au point du jour, pour ne se désister de cette domination que pendant quelques heures de la nuit, quand tout fait silence et que toute paupière est close. Allez de la barrière de l'Étoile à la Bastille, de la rue d'Enfer à Montmartre, à droite, à gauche, par ici, par là, et prêtez l'oreille : qu'entendez-vous de tous côtés ? le mot, le grand mot en question : *Comment vous portez-vous ?*

Ces jeunes gens qui se rencontrent, ces vieillards qui s'accostent, ces voisins qui se heurtent sur la porte ou sur l'escalier, ces coups de chapeau de passant à passant, ces signes de la main jetés au pignon du seuil des maisons, du fond des ombrages ou des calèches, du haut des balcons et des fenêtres, tout cela dit : *Comment vous portez-vous ?*

« Comment vous portez-vous ? » a évidemment la vogue par-dessus tous les autres points d'interrogation ; nulle partie du discours ne peut lui disputer l'honneur du pas. Vous en demandez la raison ? Eh ! mon Dieu ! la raison n'est pas difficile à deviner. Dans un monde comme Paris, où l'on se donne si souvent l'accolade sans se connaître, où l'on s'aborde à chaque instant sans savoir pourquoi, il est nécessaire d'avoir une formule toujours prête, qui vous serve de contenance et vous tire d'embarras dans ces rencontres sans cause et sans attraction. — « Comment vous portez-vous ? » fait merveilleusement l'affaire. C'est l'exorde et la péroraison des gens qui n'ont rien à se dire, et voilà ce qui fait sa grande popularité ; il y a à Paris des milliers d'hommes charmants et de femmes adorables qui se sourient de loin, s'approchent avec ardeur l'un de l'autre, l'une de l'autre, se pressent affectueusement la main, depuis vingt ans, et n'ont jamais échangé entre eux d'autres pensées que celle-ci : « Comment vous portez-vous ? » — Pas mal, et vous ? » Puis on tourne les talons, et tout est dit.

Votre santé est au fond la chose dont ces officieux questionneurs se soucient le moins ; ils vous en demandent des nouvelles à tous les coins de rues, à chaque pas, à chaque minute, dix fois par jour plutôt qu'une. Mais qu'un vous entente demain, ils n'y prendront pas garde, votre cerveau passait-il en grande pompe devant leur porte ; à moins peut-être qu'ils n'aillent au-devant du mort et ne lui disent : « Comment vous portez-vous ? »

« Il fait chaud ! il fait froid ! il pleut ! avez-vous passé une bonne nuit ? Comment va l'appât ? quelle heure est-il ? quoi de nouveau ? mes respects à monsieur votre père ; mes compliments à madame, » ce sont là aussi des phrases en l'air fort en crédit et d'une grande ressource ; elles viennent immédiatement après l'autre, mais sans l'égaliser et sans lui faire une dangereuse concurrence. « Comment vous portez-vous ? » conserve et conservera toujours sa supériorité ; il n'engage à rien, en effet, n'oblige à aucun effort d'esprit et garde une complète neutralité. — Il pleut ! il fait chaud ! il fait froid ! c'est une opinion, et toute opinion a sa fatigue. Beaucoup de gens reculent devant ce danger, et éraignent d'afficher leurs sentiments politiques jusqu'au point d'affirmer qu'il gele, que le soleil est brûlant ou qu'il tombe de la pluie. —

« Mes respects à monsieur votre père ; mes compliments à madame ; embrassez Ernest et Caroline pour moi ; » ceci est encore plus hardi ; c'est un pied mis dans la famille, un intérêt, une émotion. Or, le vrai Parisien, le Parisien qui entend la science de la vie, tient à ménager sa sensibilité, et, de peur de se troubler des affaires d'autrui, pratique cette doctrine, que la vie domestique doit rester murée. — « Comment vous portez-vous ? » lui convient et n'altère pas l'équilibre de ses humeurs.

Je connais une autre race de questionneurs qui germe un peu partout, mais que Paris produit avec surabondance ; je veux parler de ceux qui vous accostent dix fois dans une semaine, en vous demandant toujours avec le même sang-froid : « Eh bien ! qu'est-ce que vous faites ? » — Vous êtes un brave citoyen, fort honnêtement établi, jouissant de la parfaite estime du maire de votre arrondissement ; vous avez enseigné ou pignon sur rue ; hier, votre nom se faisait voir, on pleure lumière, au bas d'un feuillet en crédit, dans une revue populaire ou dans un journal célèbre ; l'affiche des théâtres l'étale à tous les yeux, à la suite de la comédie ou du drame à la mode ; la *Gazette des Tribunaux* le proclame chaque matin, comme un des soleils du barreau ; en un mot, le monde vous tient pour un écrivain spirituel, pour un poète distingué, pour un avocat éloquent, pour un illustre artiste, qu'importe ? vous gens ne vous poursuivent pas moins de la question : « Qu'est-ce que vous faites ? » Il semble toujours qu'ils vous prennent pour un claqueur de Bichre en état de vagabondage. C'est encore la même manière de parler sans rien dire ; et, règle à peu près inflexible, l'espace qui vous demande ainsi compte de ce que vous faites et de ce que vous êtes, est précisément celle qui n'est rien et qui ne fait rien.

« Les uns vous le demandent comme ils vous demanderaient une prise de tabac, par désœuvrement ; les autres pour cause d'avouement et de surdité ; ce sont des paralytiques qui ne voient rien, n'entendent rien de ce qui se passe autour d'eux ; ils ne savent pas s'il fait jour en plein midi, et le canon d'Austerlitz tonne à leurs oreilles sans qu'ils s'en aperçoivent.

A propos de désœuvrement et de vagabondage, voici un trait original dont j'ai été témoin l'autre jour : il était à peu près midi ; M. B***, un de nos plus riches banquiers, traversait la place Louis XV d'un pas rapide ; au moment où nous étions en face l'un de l'autre, un grand gaillard de vingt-cinq à trente ans, à la démarche assurée, aux larges épaules, vint se placer entre nous deux, et nous tendant de la main droite un vieux feutre gris délabré : « La charité, s'il vous plaît, mes bons messieurs ! » dit-il. Quoique M. B*** n'ait pas la réputation d'être un saint Vincent de Paul, il portait la main à la poche de son gilet pour y chercher l'atmosphère, quand tout à coup avisant le mendiant, et surpris sans doute de son allure jeune et solide : « Comment, malheureux ! lui cria-t-il, mendier à ton âge, avec cette santé et ces bras robustes ! C'est une honte ! Est-ce que tu ne ferais pas mieux de travailler, drôle ? — Vraiment oui, monsieur, vous avez raison, répliqua l'effronté compère d'un ton dolent ; mais, que voulez-vous, je suis si paresseux ! » M. B***, qui déjà avait laissé retomber sa pièce de monnaie dans sa bourse, ne put résister à cet aveu naïf, à ce trait de haute comédie, et jeta la pièce au pauvre diable. J'imitalis son exemple, non sans doute. Notre homme s'éloigna du pas lent et tranquille d'un rentier, et nous l'aperçûmes bientôt s'étendant tout de son long sur les dalles qui recouvrent les abords de l'hôtel de Luxor, pour y profiter d'un rayon de soleil. — A coup sûr, dis-je à M. B*** en le saluant, nous n'obtiendrons pas le prix proposé par l'Académie pour le meilleur mémoire sur la destruction de la mendicité. — Il fait bien que tout le monde vive, » me répondit M. B***, parole que je trouvai très-belle dans la bouche d'un millionnaire.

Le conseil de guerre est appelé à dénouer prochainement une curieuse aventure de Ménéchmes. Voici le sujet de cet imbroglio p'utôt voisin du drame que de la comédie, attendu la gravité du dénouement qui pèsera sur l'un ou sur l'autre des deux héros :

Il y a un an à peu près qu'un soldat déserteur d'un régiment en garnison à Lyon fut condamné à cinq ans de boulet ; le condamné était contumace. Quelques mois se passèrent sans que la justice put retrouver sa trace. Enfin, un beau jour la gendarmerie amena dans la prison militaire un homme qui on venait d'arrêter sur Didier le condamné et le déserteur ; Didier lui-même avouait l'identité. — En même temps, par une concurrence inouïe, on saisissait sur un autre point du royaume un autre homme, également errant sur les grands chemins, qui déclarait être le déserteur Didier, déclaration certifiée véritable par des soldats et des officiers de son régiment.

Les deux Didier allaient subir leur peine chacun de son côté, quand le bruit de ce singulier conflit vint aux oreilles des juges, qui firent surseoir à la double exécution : la justice à un Didier de trop, voilà l'embarras ! Lequel est le faux Didier, lequel est le véritable ?

Devinez si tu peux, et choisis si tu oses.

Le merveilleux de l'affaire, c'est que l'un dit : C'est moi ! et

que l'autre dit la même chose. On comprend le Ménéchme de Regnard ; et s'agit pour lui d'une jolie femme et d'une dot ; mais se faire Ménéchme pour aller aux galères ! mais se disputer une ressemblance dont le prix est un boulet ! Ce duel passe toute imagination. Nous verrons comment l'épée du conseil de guerre franchera ce nœud gordien. — Hier, on m'a encore de mademoiselle Est..., jolie actrice d'un de nos théâtres de vaudeville, et très célèbre pour la variété et l'originalité de ses affections, quelqu'un parlait de cette singulière passion des deux Didier pour les galères. « Que voulez-vous, dit mademoiselle Est..., tous les goûts sont dans la nature ! »

Les rois s'en vont, a dit un philosophe de notre temps ; on pourrait en dire autant des comédiens. L'art dramatique s'école de toutes parts ; quelques talents survivent encore, mais ils vieillissent tous les jours, et les jeunes n'arrivent pas pour les remplacer. Pour peu que cette décadence continue, nous aurons des acteurs, mais plus de comédiens. Comment ranimer cet art charmant qui a jeté un si vif éclat et donné à Paris tant de nobles plaisirs ?

Un homme d'un esprit délicat et d'un talent exquis, M. Auber, successeur de Chérubini à la direction du Conservatoire, a été frappé de ces symptômes de déperissement. M. Auber doit au théâtre ses brillants succès et sa juste renommée ; il est naturel qu'il s'inquiète de le sauver. C'est en quelque sorte un acte de pitié filiale de la part de M. Auber.

Comme directeur du Conservatoire, le charmant auteur de la *Muette* et du *Dominio Noir* a le pouvoir de bien faire, et c'est de ce pouvoir qu'il commence à user. M. Auber vient d'obtenir du ministre de l'Intérieur l'autorisation de faire donner publiquement des représentations mensuelles par les jeunes élèves des écoles de chant et de déclamation. Un de ces exercices a eu lieu tout récemment ; un public d'élite, un public amoureux de l'art y assistait, et parmi les plus illustres, mademoiselle Mars et M. Casimir Delavigne, un Néron, une Soubrette, un valet, se sont fait particulièrement applaudir. L'Opéra et l'Opéra-Comique donnent aussi des espérances. Espérons donc ! En attendant les résultats, l'utilité de ces représentations ne saurait être contestée ; les élèves y trouveront une éducation qui élèvera leur zèle et déjà une récompense ; ils se familiariseront de bonne heure avec le public et retireront de cette fréquentation une expérience et un tact que ne donnent pas la simple théorie et la solitude des écoles.

Accordons à cette tentative de M. Auber la louange qu'elle mérite. À part un grand besoin, en effet, qu'on vienne à son aide, Camérani, le vieil acteur de la Comédie-Italienne, disait dans une de ces boutades qui lui étaient familières : « Le théâtre, il ira mal tant qu'il y aura des auteurs et des comédiens. » Certes, Camérani trouverait aujourd'hui que le théâtre va trop bien.

Sa souscription pour la Guadeloupe s'élève à 3 millions ou peu s'en faut. Ce chiffre atteste la vive pitié que la France a ressentie pour une grande infortune ; mais, tout en reconnaissant cet élan de la sympathie publique, il faut avouer que l'offrande est loin encore de répondre à la puissance et à la richesse du pays qui donne et à l'immensité du désastre sous lequel gémit le pays qui reçoit. Courage donc ! ouvrez vos caisses et vos bourses. 3 millions ! ce n'est qu'une goutte d'eau sur cet effroyable incendie !

Les risibles incidents se mêlent souvent aux faits les plus sérieux et aux plus respectables dévouements. Voici un trait plaisant qui contraste avec la tristesse de ce douloureux épisode du malheur de la Guadeloupe, et introduit l'élément grotesque dans ce drame fatal. — Un dentiste de Paris, M. Lémarié, a fait annoncer qu'il verserait à la caisse de souscription le produit de sa semaine de dentiste ; jusqu'ici il n'y a rien à dire, et nous aimons à croire que M. Lémarié a voulu faire sincèrement une bonne action et non un prospectus. — Quelques jours après, un agent du comité de souscription générale se présenta chez M. S. de R..., un des plus riches propriétaires de la Chaussée d'Antin et client de M. Lémarié, pour exciter son zèle et son humanité. Vous saurez que M. S. de R... ressemble, en fait de philanthropie, à ces chevaux qui ne marchent qu'autant qu'on les fouette. « Eh bien ! dit notre homme à M. S. de R..., est-ce que vous ne donnerez rien pour cette pauvre Guadeloupe ? — Monsieur, répondit M. S. de R..., du ton piqué d'un apôtre méconnu ; monsieur, je n'ai pas eu besoin d'attendre vos ordres pour cela : hier matin, je me suis fait arracher une dent ! »

La police vient de mettre la main à la barrière du Maine, sur un nid de contrebandiers. Ces hommes industriels avaient pratiqué, sous le mur d'enceinte, un conduit par lequel ils introduisaient dans la ville, à la barbe de l'éclou, de l'huile et du vinaigre, de quoi accommoder au rabais toutes les salades du quartier. Nos gens, pris en flagrant délit, iront s'expliquer avec M. le procureur du roi sur cette grave irrévérence commise envers sa très-rigide majesté l'impôt indirect. Soit ! on a raison de saisir les conduits souterrains et les denrées de contrebande ; mais comment arrive-t-il que tant d'autres industriels inondent effrontément Paris, en plein jour, de produits malfaisants et frauduleux, par les tuyaux les plus impurs de la littérature et de la politique ?

En faisant des fouilles dans l'église de Saint-Denis, un ouvrier a découvert sous le maître-autel un coffre qui renfermait un cœur embaumé. Aussitôt on a convoqué le ban et l'arrière-ban des archéologues ; le premier jour, ces illustres ont déclaré que c'était le cœur de saint Louis, le lendemain, ils ont déclaré le contraire. La belle chose que la science ! Après tout, il y a un cœur, et c'est toujours une bonne trouvaille. Il est à désirer qu'on fasse de temps en temps une pareille découverte : aujourd'hui, en toutes choses, c'est en effet le cœur qui nous manque.

Les marchands et revendeurs de littérature continuent à pulluler et à multiplier leur trafic. M. Alexandre Dumas est le chef et l'entrepreneur général de cette mise en boutique du style et de l'esprit ; son bazar s'agrandit tous les jours, et, à défaut de la qualité, se fait remarquer par la quantité de la marchandise. M. Alexandre Dumas réalise, dit-on, dans ce

métier, d'énormes bénéfices. Il est triste de voir des hommes doués de facultés incontestables s'oublier à ce point de transformer leur esprit en denrée qu'ils colportent sur l'éventaire, de marché en marché, au plus offrant et dernier enchérisseur. M. Alexandre Dumas met particulièrement dans ce commerce littéraire un courage véritablement effrayant : le croirez-vous ? les réclames et les affiches annoncent effrontément, depuis un mois, un livre portant ce titre : *Filles, Lorettes et Courtisanes*, par M. Alexandre Dumas. — Il y a quinze jours, M. Alexandre Dumas reçut la visite d'un honnête provincial qui lui était adressé par un de ses amis. « Mademoiselle, dit poliment le Champenois à la femme de chambre qui entr'ouvrait la porte, je désirerais parler à M. Alexandre Dumas. — Monsieur n'est pas visible, répliqua vivement Marton ; il s'occupe de ses filles ! » Depuis ce jour, le provincial soutient à qui veut l'entendre, que M. Alexandre Dumas est le modèle des pères.

Mais heureusement la pudeur de l'esprit et la poésie ne meurent jamais tout entières ; il y a toujours, même dans les temps les plus corrompus, des cœurs chastes, des âmes d'éclat, qui leur donnent relief et leur servent de sanctuaire. À côté du livre M. D. mas, voici un noble et élégant écrit qui console de ces impuretés et de ces affronteries ; Part seul l'a inspiré, Part pur, désintéressé, Part qui trouve sa récompense en lui-même et dans les sympathies qu'il inspire. Ce livre, remarquable par le fond et par la forme, est un livre de poésies ou le talent de l'auteur touche, en vers excellents, aux plus hautes et aux plus aimables régions de l'esprit et de la philosophie ; il a pour titre : *Etrusque*, et pour poète M. Philippe Busoni. Je suis heureux de pouvoir donner le premier, à ces charmantes poésies, le salut d'amitié cordiale ; mais l'illustration réclame sa part et viendra.

Locke, Fénelon, Jean-Jacques et tant d'autres éminents esprits se sont occupés de l'éducation de l'espèce humaine. Cependant il y a plus d'une lacune dans leurs livres : en voici la preuve : « Comment va votre fils ? demandait dernièrement M. Baucher à un des illustres écheurs du Cirque-Olympique. — Eh ! pas mal ; j'en suis assez content. — Qu'en faites-vous maintenant ? — Je continue à l'élever moi-même ; je suis en train, depuis huit jours, de lui casser les reins pour achever son éducation ! » Locke, Jean-Jacques, Fénelon ont complètement oublié ce détail : voilà comme les plus grands hommes ne songent jamais à tout !

à-t-il toutes les sympathies de cette France que l'on calomnie avec une animosité si aveugle, et que l'on veut si ridiculement effrayer en brandissant contre elle des foudres de sacristie. En Écosse, un schisme vient de se déclarer, et il a pour chef l'un des prédicateurs les plus éloquents du siècle, le docteur Chalmers. En Angleterre même, il y a des semences de désordre : un théologien d'une science consommée, le docteur Pusey, semble vouloir fonder une hérésie. Les évènements d'Écosse et d'Angleterre sont les plus récents et les moins connus ; ce sont par conséquent ceux dont nous devons particulièrement entretenir nos lecteurs.

L'ÉGLISE D'ÉCOSSE ; SA SÉPARATION DE L'ÉTAT.

On se rappelle le parti actif de l'Église d'Écosse dans les troubles qui ont amené la première chute de la famille des Stuarts en 1640. Organisée républicainement sous l'influence des doctrines de Calvin, elle s'établit indépendante de l'autorité séculière, et se maintint en opposition avec la couronne durant toute la restauration. À l'avènement de Guillaume d'Orange sur le trône d'Angleterre, l'Écosse, en reconnaissant la souveraineté du prince d'Orange, stipula expressément l'existence de son Église comme Église nationale, et depuis cette époque tous les souverains de la Grande-Bretagne, en montant sur le trône, prêtèrent le serment de maintenir l'Église presbytérienne dans tous ses droits, privilèges et immunités.

En vertu de cette stipulation formelle, l'Église était indépendante du pouvoir temporel, et la nomination des pasteurs appartenait aux congrégations. Cependant, peu à peu le pouvoir temporel gagna du terrain, et une loi de la reine Anne rendit à l'État et aux propriétaires le droit de présenter les ministres aux charges vacantes. L'Église subit cette réaction ; elle conservait néanmoins de nombreuses garanties. Le ministre présenté par l'État ou par un propriétaire était soumis à un examen et à une enquête touchant son instruction et ses mœurs, et n'était admis qu'après cette épreuve. Jusqu'à ces dernières années ce patronage fut exercé assez paisiblement. Mais l'Église presbytérienne n'avait point renoncé à l'espoir de ressaisir son ancienne suprématie exclusive.

En 1834 l'assemblée générale des ministres de l'Église presbytérienne qui se réunit chaque année, et dont les mem-

bres sont élus par tous les pasteurs, passa un acte connu sous le nom de *vetu act*, en vertu duquel les presbytères, ou cours inférieures ecclésiastiques, devaient, avant d'énoncer sur la capacité d'un ministre présenté par un patron, le soumettre à l'élection de tous les chefs de famille de la paroisse. Le *vetu de jury* était absolu, c'était, comme on voit, mettre le droit de patronage de l'État et des propriétaires à la merci de l'élection populaire. Les tribunaux civils de l'Écosse refusèrent de reconnaître la légalité de cette résolution. La question fut portée devant le tribunal suprême, et la Chambre des Lords, qui se prononça pour les cours civiles contre les cours ecclésiastiques. Les pasteurs nommés par les patrons et confirmés par la Chambre des Lords, furent à leur tour suspendus de leurs fonctions par l'assemblée générale de l'Église, et ce fut ainsi que s'établit la lutte.

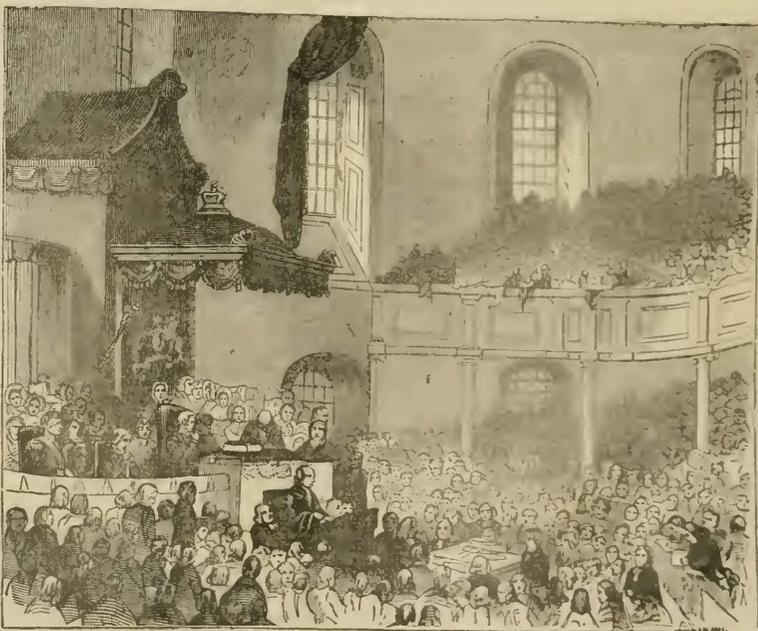
On espérait un accommodement. Mais enfin le parti qui revendiquait la suprématie de la juridiction ecclésiastique déclara que, si la Chambre des Lords maintenait comme une loi générale la décision qu'elle avait portée dans ce conflit à l'avantage de la juridiction civile, il se séparerait de l'État, renoncera à tous ses bénéfices et demanderait au zèle volontaire de ses coreligionnaires les secours qu'il ne pouvait plus accepter des patrons. Tel était l'état des choses au moment de l'ouverture de l'assemblée générale de l'Église d'Écosse.

Le jeudi 18 mai 1843, l'assemblée générale se réunit, suivant l'usage, à Edinbourg, dans l'église Saint-André. Le marquis de Bute, comme lord commissaire de la reine, assistait à la réunion. Aussitôt après la prière, le docteur Welsh, qui était le modérateur en fonctions, au lieu de continuer régulièrement la séance, donna lecture d'une protestation portant que, vu l'agression faite par le gouvernement et la législation sur les droits et la constitution de l'Église, il ne pouvait considérer l'assemblée comme légitimement constituée, et engageait tous les membres de l'assemblée, qui étaient disposés à maintenir intacte la confession de foi de l'Église d'Écosse, à former immédiatement une assemblée séparée, pour débiter, selon les règles de l'Église de leurs pères, sur les affaires de la maison du Christ.

Après avoir déposé sa protestation, il sortit de l'église suivi par le célèbre docteur Chalmers et les autres membres de l'assemblée qui adhéraient à la protestation, au nombre de cent soixante-neuf. À la porte de l'église, ils furent rejoints par environ trois cents ministres qui n'étaient pas membres de l'assemblée, mais qui avaient signé la protestation, et ils traversèrent, quatre de front et se tenant par

Mouvements religieux. — Le schisme d'Écosse. — Le docteur Pusey.

On a dit : « Une société d'athées est impossible. » et, jusqu'à ce jour, les faits n'ont point démenti cette proposition. Il faudrait tout au moins pour la réfuter une expérience de plusieurs siècles. En France, depuis la mort de Louis XIV, le sentiment religieux semble bien avoir à peu près déserté les gouvernants, politiques et autres. Mais cette chaîne d'indifférentisme, déjà d'une assez belle longueur, est loin d'avoir été sans alliage et elle n'a guère lié que les sommets. Les deux esprits d'ailleurs sont restés en présence, et il n'y a eu entre eux que des trêves bien rares. Nous voulons parler de polémiques dignes, sérieuses, sincères, que nous avons tous présentes à la mémoire ; car, de nos jours, par exemple, il ne faudrait pas s'y tromper, la querelle entre l'Université et quelques membres du clergé n'est certainement point un épisode du véritable combat ; ce n'est qu'une fausse alerte, où il semble que dans la confusion on ait changé d'armes et de bannières. La grande cause religieuse, si elle pouvait être compromise, le serait par les singuliers défenseurs qui s'imposent à elle et jettent le cri d'alarme : mieux valaient quelques sages ennemis du dernier siècle. Telle page sublime de Rousseau a plus retenu ou gagné de fidèles au spiritualisme que toute l'éloquence de la chaire depuis Bossuet ; tandis qu'aucune des immoralités de la plus mauvaise école philosophique n'a autant précipité de victimes dans les abjections du matérialisme, que ne tendent à le faire certaines règles de conscience enseignées aujourd'hui au nom de la théologie. En effet, celui qui commence par nier l'âme n'est pas beaucoup à craindre ; on sait à qui l'on a affaire, et si l'on met, par faiblesse, quelques passions à sa merci, on se garde bien de lui abandonner la direction entière de la conscience ; celui, au contraire, qui, après avoir admis l'âme en principe, se complait à y infiltrer goutte à goutte les plus sales poisons, est le prétre du vice le plus méprisable et le plus dangereux. Un fait nous paraît évident : c'est que de tous les peuples, le nôtre est peut-être celui qui, grâce à d'éminentes et d'impérissables qualités morales, la justice, la générosité, l'esprit de dévouement, peut le plus longtemps poursuivre ses destins, d'une marche inégale mais soutenue, sans être incessamment guidé par une foi complète et unitaire. Voyez les autres peuples ; combien ne sont-ils pas plus fréquemment et plus profondément agités par les controverses ? On les croirait à tout instant prêts à recommencer les guerres de religion. Les débats du dogme s'y mêlent partout à la politique. Le despotisme russe étend sa papauté avec une rigueur qui de temps à autre fait frémir les fers de ses esclaves. La Prusse se remet à peine de ses dissentiments avec Rome. La question des couvents d'Argovie a divisé les cantons suisses pour longtemps et d'une manière alarmante. En Belgique, le parti catholique et le parti libéral sont en présence et se disputent en ce moment même les élections. En Irlande, le plus vigoureux élément de l'agitation est assurément le catholicisme ; et là, il est juste de le reconnaître, le rôle du catholicisme est aussi grand qu'il l'a jamais été ; il défend la liberté et le peuple, il lutte pour l'infortuné contre l'oppression ; aussi



(Assemblée générale des Ministres de l'Église d'Écosse, le 18 mai 1843, dans l'église Saint-André, à Edinbourg.)

le bras, dans le plus grand ordre, toutes les rues d'Edinbourg jusqu'au lieu qu'ils avaient choisi d'avance pour leurs délibérations, au milieu du peuple les saluant avec enthousiasme. Le docteur Welsh ouvrit la séance par une prière, et on procéda à l'élection d'un modérateur. Le docteur Welsh prit alors la parole et dit : « Quo tous les yeux de l'assemblée, de toute l'Église, de tout le royaume, étaient fixés sur un homme dont le nom seul était un panegyrique. » L'assemblée tout entière l'interrompit en nommant le docteur Chalmers, au milieu d'applaudissements prolongés. Le docteur Chalmers ainsi élu modérateur par acclamation, comme dans les premiers temps de l'Église, adressa à l'assemblée une courte exhortation, et l'assemblée s'ajourna au lendemain.

Si un homme était digne, en effet, d'être mis à la tête de cette scission, et capable par son autorité, ses talents, son noble caractère, sa prudence, de la conduire dans les voies de la sagesse, c'était assurément le docteur Chalmers. De-

puis trente ans le docteur Chalmers jouit de l'estime de tous les gens de bien et de l'admiration la moins contestée. Pendant un grand nombre d'années il a officié à Kilmory. C'est là que sa réputation d'orateur a commencé, elle s'est répandue dans tout le royaume, et sa place a été bientôt marquée à Edinbourg. Sur les instances de ses coreligionnaires, il est venu souvent se faire entendre à Londres, et quoique son accent écossais soit d'un effet peu agréable pour un auditoire anglais, il a produit une très grande impression sur des assemblées très nombreuses. Il a écrit plusieurs ouvrages très estimés. Il habite un élégant « cottage » dans l'île de Burnt, près d'Edinbourg.

C'est ainsi que s'est accomplie la scission de l'Église presbytérienne, la fille de Know et l'héritière légitime de Calvin. Quoi qu'il advienne, et quelle que opinion qu'on puisse avoir, comme membre d'une communion différente, de l'Église presbytérienne, il est impossible de refuser sa sincère admiration à cet acte d'hommes élevés par le rang et les honneurs, il-

lustrés par la science, par les lettres et par leur vie, qui se dépouillent de tous les biens et de tous les avantages temporels pour se confier à la foi de leurs frères.

L'appui de leurs coreligionnaires ne leur a pas fait défaut.



(Le docteur Chalmers.)

Cette scission a excité dans l'Ecosse entière un intérêt profond qui ne fait que s'accroître; la foule se presse dans les églises presbytériennes libres; l'enceinte de la réunion de l'assemblée ne peut suffire à l'affluence des fidèles, et des prédicateurs prêchent au peuple en plein air. Les souscriptions abondent pour l'entretien de l'Eglise libre. Les familles les plus considérables et les plus vénérees d'Ecosse s'honorent de s'inscrire en tête des listes. Huit jours, après la scission, les souscriptions dépassaient cinq millions de francs, et plus de la moitié des ministres de l'Eglise d'Ecosse avaient adhéré à la protestation.

Le cabinet a annoncé dans le Parlement qu'il allait présenter un projet de loi destiné à opérer une réconciliation. Il est douteux que les deux partis se fassent assez de concessions réciproques pour arriver à ce résultat. Cependant les chefs des protestants déclarent qu'ils sont prêts à faire les premiers pas. Ils n'ont pas voulu, comme on l'a cru un peu légèrement, en se séparant, repousser le principe de l'union de l'Eglise et de l'Etat. Le docteur Chalmers a énergiquement protesté contre cette interprétation de leur conduite, qui supposerait qu'ils désirent mettre l'Eglise nationale d'Ecosse dans la même condition que les sectes dissidentes, et le discours qu'il a prononcé au moment de son installation aux fonctions de modérateur, a laissé entendre que les protestants ne se refuseraient pas à un accommodement raisonnable et qui pût se concilier avec les principes de la scission; mais lui sera-t-il possible d'arrêter ce mouvement essentiellement démocratique? On peut en douter.

LE DOCTEUR PUSEY.



Le 14 mai dernier, le docteur Pusey a professé, dans la chaire de la cathédrale de Christ Church, à Oxford, des principes qui ont paru au vice-chancelier d'Oxford entachés de

papisme. En conséquence, la prédication vient d'être interdite au docteur Pusey pendant deux ans; mais le docteur proteste et soutient qu'il n'a jamais rien dit qui fut contraire à la doctrine de l'Eglise anglicane. Il se déclare prêt à se justifier dans une discussion publique, si l'on veut spécifier les propositions de son sermon que l'on a jugées à tort irrépréhensibles. Prudemment le vice-chancelier maintient l'interdiction et garde le silence. On craint, probablement avec raison, que la publicité ne tourne à l'avantage de cette hérésie naissante; on veut l'étouffer dans le silence. Le docteur Pusey a un grand nombre de disciples. La vénération qu'il leur a inspirée tient du fanatisme. Une foule d'étudiants et d'habitants d'Oxford le suivent dans les rues. Un journal anglais rapporte que les dames se pressent à leurs croisées pour chercher à l'entrevoir et se disputent l'honneur de toucher sa robe lorsqu'il est dehors.

Sur quels points essentiels de doctrine le docteur Pusey est-il en dissentiment avec ses supérieurs? c'est ce qu'on ne pourrait juger qu'à la lecture du texte de son sermon. Mais si le docteur ne peut plus parler, il écrira, et nous saurons bientôt à quoi nous en tenir. Quant à présent, nous ne saurions mieux faire que de donner quelque idée de sa personne.

La famille du docteur Edward Bonverio-Pusey est l'une des plus anciennes d'Angleterre; elle s'était illustrée même avant la conquête romaine. Elle est en possession, depuis le règne

de Canut le Grand, du manoir de Pusey, près Farringdon, dans le Berkshire. Le propriétaire actuel de ce manoir siège à la Chambre des Communes.

En 1828, au retour d'un voyage en Allemagne, le docteur Pusey a publié un livre religieux qui fit alors une grande sensation et qui était, au point de vue anglican, d'une parfaite orthodoxie. Il y défendait énergiquement ce grand principe du protestantisme, que «les saintes Ecritures sont les seules sources certaines d'autorité que doivent reconnaître les chrétiens.» Aujourd'hui ses opinions paraissent considérablement modifiées.

Le savoir profond et incontesté du docteur Pusey n'est pas décrit sur sa physionomie. L'étude, les veilles, le jeûne, les pratiques d'une dévotion exaltée, l'ont pâli, amaigri et voûté. On le croirait arrivé à la vieillesse, quoiqu'il soit encore dans l'âge mûr. A le voir marcher dans les rues d'Oxford, lentement, les yeux fixés sur la terre, le menton appuyé sur la poitrine, étique, chancelant, on ne peut s'empêcher d'être pris de tristesse et de pitié; mais une fois monté dans la chaire, il relève la tête, ses traits s'illuminent, ses yeux brillent, l'enthousiasme donne à sa voix une force qu'elle n'a pas ordinairement et une chaleur qui se communique à son auditoire. Il a les qualités les plus importantes d'un chef de secte: la conviction, la vigueur d'esprit, l'éloquence et l'authenticité des mœurs. Il est probable que l'Europe entendra parler de lui.

Hes Hawaï (Sandwich.)

DÉPUTATION AU ROI DES FRANÇAIS.



(Vue de l'île d'Honolulu, dans l'archipel hawaïen.)

Les journaux ont publié une protestation des deux envoyés du roi des îles Sandwich (Hawaï) contre la prétendue prise de possession de ces îles au nom de l'Angleterre; l'Illustration offre aujourd'hui à ses lecteurs les portraits de ces deux envoyés et une vue de Honolulu.

Elle y joint quelques détails dus à l'obligeance de M. Abel Hugo, qui, par ses fréquentes et journalières relations avec MM. Haalilio et Richards, est mieux à portée qu'aucun autre de bien connaître ce qui a trait à l'état moderne des îles Hawaï.

L'archipel des îles Hawaï, auquel l'illustre navigateur qui y trouva une mort si cruelle a donné le nom de Sandwich, a été découvert en 1542 par Gaetano. Ce capitaine espagnol, croyant que cet archipel formait deux groupes, les nomma *islas de los Reyes* et *islas de los Jardines* (îles des Rois et îles des Jardins). On les oubliâ pendant plus de deux siècles; Cook les reconnut de nouveau en janvier 1778; mais pressé par le dessein d'aller visiter la côte nord-ouest de l'Amérique, il ne s'y arrêta que quatre jours; il y revint au mois de janvier 1779, et son séjour y avait duré près d'un mois lorsque au moment de son départ les naturels, à la suite d'une rixe survenue avec ses matelots, enlevèrent une chaloupe. Alors, pour se la faire restituer, Cook descendit à terre avec quelques soldats dans le but de s'emparer du roi Tarai-Opou et des principaux chefs qu'il destinait à servir d'otages jusqu'à la restitution. En emmenant ses prisonniers vers le rivage, la petite troupe anglaise fut attaquée par les Hawaïens, et Cook tomba mort, frappé simultanément d'un coup de poignard (*paho*) dans le dos et d'un coup de lance dans le ventre. Ses soldats furent en partie massacrés; quatre hommes seulement plus ou moins blessés parvinrent à regagner les navires. Le cadavre de Cook devint la pâture des chefs et des prêtres hawaïens; ses ossements seuls et quelques lambeaux de sa chair furent rendus aux Anglais lorsque la paix fut rétablie.

L'archipel hawaïen s'étend du 19° au 23° de latitude nord, et du 157° au 159° de longitude ouest. Il est situé au milieu de l'Océan Pacifique, à peu près à une égale distance de

l'Amérique et de l'Asie. Il se compose de onze îles dont la plus grande est Hawaï (*Owiehe* de Cook), puis viennent, suivant l'ordre de leur étendue, *Mancé*, *Sahou*, *Marokai*, *Ranai* et *Kahoulawe*; les autres ne méritent aucune mention.

Hawaï, plus grande à elle seule que toutes les autres îles réunies, a 83 milles de long sur 66 milles de large; elle renferme un volcan en activité, *Kirau-Ea*, et une montagne en forme de pic, *Mouna-Roa*, qui n'a pas moins de 4,838 mètres au-dessus du niveau de la mer. Elle se divise en sept districts: *Hanahanoua*, *Hiro*, *Pouna*, *Kaou*, *Kona*, *Ouaimea* et *Kohala*; elle n'est pas peuplée autant que son étendue pourrait le faire supposer: on n'y compte que 30,000 habitants.

La population totale des îles hawaïennes est évaluée, par les missionnaires protestants, à 110,000 habitants, parmi lesquels se trouvaient, à la fin de 1842, plus de 10,000 catholiques tous dévoués à la France.

Des lois sévères, qui ont parfois servi de prétexte aux persécutions contre les catholiques, défendent toute manifestation de l'ancienne idolâtrie. Le reste de la population pratique donc le culte protestant; elle a été convertie par les missionnaires méthodistes américains qui, en vingt-deux ans, sont parvenus à civiliser les îles Hawaï.

Mawi, ou réside M. William Richards, a pour port principal Lahaina.

Mais après Hawaï, l'île la plus importante en richesse et en population est Oahou, dont la ville principale est Honolulu, Oahou est la résidence habituelle du roi Kamehameha III. C'est là que résident aussi les consuls français, anglais et américains. Honolulu, ville aujourd'hui assez régulièrement tracée, est défendue par un fort armé de 32 canons; on y trouve en des palais du roi, une église catholique et plusieurs temples protestants.

Le nom d'îles des Jardins, donné à l'archipel des îles Hawaï lors de la première découverte, indique assez quelle y est la richesse de la végétation. Les plantes usuelles indigènes sont l'arum *esculentum*, la patate douce, la canne à sucre, l'arbre à pain, le cocotier, le bananier, le fraiser et le framboisier. Outre les plantes potagères d'Europe (telles que choux, ca-

rottes, oignons, betteraves, etc.), les Européens y ont introduit le palmier de Guatimala, l'indigotier, le caféier, les pastèques, les concombres, les papayers, les citronniers, les oranges et la vigne qui ont parfaitement prospéré.

Les grands végétaux sont, avec l'arbre à pin et le cocotier, le murier à papier, le dragonnier, le *pandanus* et le *santal*, dont le bois odorant, recherché en Chine et dans l'Inde, donne lieu à un commerce assez étendu. Malheureusement cet arbre précieux, exploité sans méthode et sans soins, commence à devenir très rare dans les îles Hawaïi comme dans les autres îles de la Polynésie.

Avant l'arrivée des Européens les naturels ne connaissent d'autres quadrupèdes que le cochon, le chien et le rat; ils possèdent de plus maintenant le cheval, la vache, la brebis, la chèvre, le chat et le lapin. Les côtes des îles Hawaïi sont très poissonneuses; on y trouve l'huître perlière qui fournit des perles d'une grande beauté.

Les habitants des îles Hawaïi sont excellents marins. Leurs vaisseaux font le commerce de la Chine, de la Californie, du Chili et des îles de la Polynésie; mais dans les navigations lointaines, les équipages seulement des navires sont Hawaïiens, le capitaine est Américain ou Européen. — La marine royale se compose de plusieurs bâtiments de guerre (frégates, bricks et goélettes).

L'instruction publique est très répandue aux îles Hawaïi. Les missionnaires protestants et catholiques y ont de nombreuses écoles; tous les enfants sont forcés d'y aller. Il y a dans ces îles plusieurs imprimeries, qui y ont déjà mis en circulation plus de 250,000 petits volumes destinés à l'instruction du peuple. Le premier ouvrage en langue Hawaïienne a été imprimé en 1822. On y publie aussi des livres en anglais pour l'instruction des classes élevées. Nous avons sous les yeux une *Histoire des îles Hawaïi* imprimée en anglais à llo-

les conseils de missionnaires américains l'ont fait établir, se compose d'un roi, d'une Chambre des Nobles (*ariis*) et d'une Chambre du Peuple.

La Chambre des Nobles, dont M. Timoteo Haalilio fait



(Williams Richards, second envoyé du roi des îles Sandwich, ancien ministre méthodiste.)

partie, se compose de trente membres. Par une bizarrerie dont il n'y a pas d'autre exemple dans les États régis par une constitution, la Chambre du Peuple est moins nombreuse que celle des Nobles: elle ne se compose encore que de sept membres.

Le pouvoir du roi Kamehameha III est loin d'être absolu. Ce roi, le premier qui ait accepté la foi prêchée par les missionnaires américains, a été placé sous la surveillance et le contrôle de deux femmes, ses tantes Kahahumanu et Kinau, chargées de contenir ses passions et de l'affermir dans la foi qu'il a embrassée, et à laquelle elles sont entièrement dévouées. Ces deux vieilles princesses ont eu longtemps plus d'autorité réelle que le roi. Ce sont elles que, dans une lettre adressée, en 1839, au consul américain, pour disculper les missionnaires protestants des persécutions contre les catholiques, ce sont elles que le roi Kamehameha a accusées de

ces persécutions. L'une de ces princesses est morte depuis cette époque.

Kamehameha III est dans la force de l'âge; il a trente ans environ. Son regard est vif, son sourire agréable, son visage expressif; il est d'une stature moyenne et doué d'une intelligence développée, d'un caractère franc et ouvert, d'un esprit porté à la gaîté. On nous affirme qu'au fond du cœur, il a beaucoup de penchant pour les Français.

M. Timoteo Haalilio, le premier des envoyés chargés de solliciter auprès du roi des Français la reconnaissance de l'indépendance des îles Hawaïi, est, comme nous l'avons dit, membre de la Chambre des Nobles et secrétaire privé du roi Kamehameha, dont il est l'ami d'enfance. Sa taille est élevée, son teint clair, sa chevelure douce et lisse; ses membres bien faits et développés annoncent une grande vigueur; il a un sourire gracieux, des yeux vifs et doux, une physionomie expressive comme celle de son roi; son cœur est excellent, son instruction étendue, son esprit intelligent; il parle l'anglais facilement et purement. Il nous a dit qu'il admirait beaucoup Paris et qu'il aimait le caractère joyeux des Français.

M. Williams Richards, citoyen des États-Unis d'Amérique, et le second des envoyés du roi des îles Hawaïi, est âgé de cinquante ans environ. C'est un ancien missionnaire méthodiste qui a renoncé depuis douze ans à l'exercice de l'apostolat et qui est devenu l'interprète de Kamehameha III, sur l'esprit duquel il a beaucoup d'influence. Sa taille est élevée, ses traits nobles et doux offrent un ensemble gracieux; il a beaucoup de finesse dans l'esprit et de prudence dans le caractère. Son nom qui, dans les îles Hawaïi, se rattache à des entreprises utiles, à des institutions philanthropiques, ne se trouve mêlé à aucun des actes de violence ou de fanatisme dont malheureusement ces îles ont été quelquefois le théâtre.

Depuis leur arrivée à Paris, MM. Haalilio et Richards ont été admis, comme membres correspondants, dans la *Société orientale*, dont le roi Kamehameha est membre honoraire. Ils ont trouvé accueil et appui dans cette Société, fondée pour défendre en Orient les intérêts français ainsi que le catholicisme qui leur est si intimement uni, et que doit recommander à tous son but national et désintéressé.

L'indépendance des îles Hawaïi, déjà reconnue par les États-Unis d'Amérique et par l'Angleterre, ne tardera pas sans doute à l'être promptement aussi par la France. Déjà trois traités d'amitié et de paix perpétuelle entre les Français et les Hawaïiens ont été, en 1837 et 1839, signés par MM. les capitaines Dupetit-Thouars et Laplace (aujourd'hui contre-amiraux). Un de ces traités déclare libre, dans les îles Hawaïi, l'exercice du culte catholique, et supprime ainsi tout prétexte à de nouvelles persécutions. Les deux autres accordent aux Français, dans les îles Hawaïi et aux Hawaïiens en France, les mêmes droits que la nation la plus favorisée. — Ce sont là d'heureux précédents.



(Timoteo Haalilio, secrétaire privé du roi des îles Sandwich, envoyé près le roi des Français.)

noloulou. — Il y existe plusieurs journaux en anglais et en Hawaïien, la *Gazette des îles Sandwich*, le *Spectateur Hawaïien*, etc. — Le *Lama Hawaïien*, en langue des îles Hawaïi, est une sorte de *Magasin pittoresque* orné de gravures sur bois exécutées par des artistes Hawaïiens, et vraiment aussi bonnes que celles qu'on gravait en France il y a quarante ans; le tirage seul laisse encore beaucoup à désirer. Nous avons vu aussi un *Traité du dessin linéaire* avec des planches gravées sur une échelle proportionnelle, dont l'éléphant est le degré supérieur et le rat le degré inférieur. Les enfants Hawaïiens peuvent donc connaître mieux que les enfants européens la grandeur relative des animaux.

Les missionnaires américains, disait, en 1842, M. John Adams, dans un discours adressé au Congrès des États-Unis; ces missionnaires, désarmés de tout pouvoir séculier, ont réussi, en un quart de siècle, par la seule influence de la charité chrétienne, à élever les habitants des îles Sandwich du plus bas point de l'échelle de l'idolâtrie aux sentiments divins de l'Évangile; ils les ont réunis sous un gouvernement pondéré, et sont parvenus à les plier au joug salutaire de la civilisation, à l'aide d'un langage fixé par l'écriture et d'une constitution qui, assurant les droits des personnes, de la propriété et de l'intelligence, renferme tous les éléments de la justice et du pouvoir.

La langue des îles Hawaïi est douce et harmonieuse comme le ramage des oiseaux. C'est une langue où les consonnes ne sont presque qu'en nombre égal aux voyelles, car bien que dans le système grammatical adopté par les missionnaires cinq voyelles: a, e, i, o, u (ou), et douze consonnes: b, d, h, k, l, m, n, p, r, t, v, w, soient employées à expliquer tous les sons, plusieurs de ces consonnes se supplant à volonté par d'autres, pourraient être supprimées sans inconvénient; ce sont: b, d, r, t, v. L'alphabet Hawaïien ne se composerait plus alors que de douze lettres, cinq voyelles et sept consonnes.

Le gouvernement constitutionnel des îles Hawaïi, tel que

La Cour du Grand-Duc.

NOUVELLE.

(Suite et fin. — Voir pag. 213 et 250.)



Le lendemain matin, le prince Léopold eut son grand lever, auquel assistèrent tous les seigneurs de sa nouvelle cour. Des qu'il fut habillé, il reçut les dames avec une grâce parfaite.

Dames et seigneurs s'étaient revêtus de leurs plus beaux

costumes de théâtre: le grand-duc se montra très satisfait de leur tenue et de leurs manières. Après les premiers compliments, on passa à la distribution générale des titres et des emplois.

Le jeune-premier, Florival, fut nommé aide-de-camp

du grand-duc, colonel de hussards et comte de Reinsberg. Le premier, comique, Rigolet, — chambellan et baron de Fierbach.

Similor, le valet de comédie, — grand écuyer et baron de Kockembourg.

Anselme, deuxième rôle et grande utilité, — gentilhomme ordinaire et chevalier de Grillemsell.

Lobel, chef d'orchestre, passa tout naturellement à l'emploi de maître de chapelle, et surintendant de la musique et des menus-plaisirs de la cour, avec le titre de chevalier d'Arpegaz.

Mademoiselle Délia, première chanteuse, fut créée comtesse de Rosenthal, intéressante orpheline qui devait avoir pour dot la charge héréditaire de première dame d'honneur de la future grande-duchesse.

Mademoiselle Foligny, dugazon, fut nommée veuve d'un général, et baronne d'Allenau.

Mademoiselle Alice, ingénue, devint mademoiselle de Fierbach, fille du chambellan de ce nom, riche héritière.

Enfin, la duègne, madame Pastourelle, fut intitulée grande maréchale du palais, gouvernante des demoiselles d'honneur, et baronne de Bichotzkops.

Chacun des nouveaux dignitaires reçut un nombre de décorations proportionné à son rang. Le comte Balthazard de Lipandorf, premier ministre, eut pour sa part deux plaques et trois grands cordons; l'aide-de-camp, Florival de Reinsberg, attacha cinq croix sur sa poitrine de colonel.

Les rôles étant distribués et appris, on fit une répétition qui marcha parfaitement bien. Le grand-duc laigna s'occuper de la mise en scène, et donner quelques indications relatives à un cérémonial.

Le prince Maximilien de Hanau et son auguste sœur devaient arriver le soir même. Les moments étaient précieux.

En attendant, et pour exercer sa cour, le grand-duc donna audience à l'ambassadeur de Biberick.

Le baron Pèpinster fut introduit dans la salle du Trône; il avait demandé la permission de présenter sa femme en même temps que ses lettres de créances; on lui avait accordé cette faveur.

À l'aspect du diplomate, les nouveaux courtisans, peu familiers encore avec le décorum, eurent beaucoup de peine à conserver leur gravité. Le baron était un homme de cinquante ans, démesurément grand, curieusement maigre, abondamment poudré, portant bravement la ceinture et le bas de soie blanc sur ses jambes de crêpe. Une queue longue et mince se balançait sur son dos flexible. Il avait le visage d'un oiseau de proie, de petits yeux ronds, un menton fuyant, et un immense nez en bec de corbin. Il était difficile de le regarder sans rire, surtout lorsqu'on le voyait pour la première fois. Une profusion de broderies étincelait sur son habit vert-pomme. Sa poitrine était trop étroite pour contenir ses décorations en ligne horizontale, il les avait placées verticalement sur deux colonnes qui descendaient de son cou jusqu'à sa ceinture. Rien ne manquait à cette caricature vivante, qui se dandinait agréablement, le tricorne sous le bras et l'épée au côté.

Mais, en revanche, l'épouse de ce singulier personnage, madame la baronne Pèpinster, était une jolie petite femme de vingt-cinq ans, toute ronde, à la mine évanescente, à la tournure engageante. Elle avait l'œil vif, le nez retroussé, le sourire émaillé de perles; les fraîches couleurs de la rose fleurissaient sur son teint. Sa toilette seule prêtait au ridicule. Pour venir à la cour, la petite baronne avait revêtu ses plus riches atours; elle était pavée de rubans, couverte de pierreries et de plumes; mais elle avait beau faire, son plus haut panache s'élevait à peine jusqu'à l'épaule de son sublime mari.

L'entrée du baron et de la baronne, se donnant la main, tous deux fiers, superbes, et marchant à pas comptés, produisit un effet que la description ne saurait rendre. Un sévère coup d'œil de Balthazard, placé à la droite du grand-duc, arrêta le rire qui allait éclater de toutes parts. Les comédiens se rappelèrent qu'ils étaient gens de cour, et que leur visage devait rester impassible.

Tout entier à son rôle de premier ministre, qu'il prenait au sérieux, Balthazard dressa sur-le-champ ses batteries. Sa pénétration naturelle lui montra le défaut de la cuirasse du diplomate. Il comprit que le baron, vieux et laid, devait être jaloux de sa femme, jeune et vive.

Il ne se trompait pas. Pèpinster était jaloux comme un chat-tigre. Marie depuis peu de temps, le long et maigre diplomate n'avait pas osé laisser sa femme seule à Biberick, de peur d'un accident; il ne voulait pas la perdre de vue, comptant sur sa vigilance plus que sur toute autre chose, et il l'avait amenée avec lui à Carlestadt, dans cette orgueilleuse pensée qu'en sa présence le danger disparaîtrait.

Après avoir échangé avec l'ambassadeur quelques paroles de haute politique, Balthazard alla trouver l'aide-de-camp Florival, l'entraîna dans une embrasure de croisée, et lui donna de secrètes instructions. Le brillant jeune-premier passa la main dans ses cheveux, rajusta son splendide dolman de hussard, et s'approcha de la baronne Pèpinster. L'ambassadrice répondit gracieusement à son salut, et l'accueillit avec distinction; elle avait déjà remarqué la taille élégante et la figure avantageuse du beau colonel; elle fut bientôt charmée de son esprit et de sa galanterie. Florival ne manquait pas d'imagination, et, de plus, il possédait une foule de mots séduisants et de tirades sentimentales empruntés à son répertoire. Il parla moitié d'inspiration, moitié de mémoire, et il fut favorablement écouté.

La conversation s'était engagée en français, et pour cause. — Tel est l'usage à ma cour, avait dit le grand-duc à l'ambassadeur; la langue française est seule admise dans ce palais; c'est une règle que j'ai eu quelque peine à introduire, et, pour en venir à bout, il m'a fallu décréter qu'une forte amende serait payée pour chaque mot allemand prononcé par une des personnes attachées à mon service. Aussi, ces messieurs et ces dames s'observent maintenant, et vous ne

les prenez pas en faute. Mon premier ministre, le comte Balthazard de Lipandorf, a seul une dispense qui lui permet de s'oublier quelquefois et de se servir de sa langue maternelle.

Balthazard, qui avait longtemps exercé ses fonctions de directeur en Alsace et en Lorraine, parlait allemand comme un brasseur de Francfort.

Cependant le baron Pèpinster était plongé dans la plus vive inquiétude. Tandis que sa femme causait tout bas avec le jeune et bel aide-de-camp, l'impitoyable premier ministre le tenait par le bras et lui déroulait tout son système à propos du fameux traité de commerce. Pris à ce piège, le malheureux diplomate se démenait de la façon la plus grotesque; ses traits bouleversés exprimaient de douloureuses angoisses; un mouvement convulsif agitait ses jambes grêles; il faisait de vains efforts pour abréger son supplice; mais le cruel Balthazard ne lâchait pas sa proie.

Wilfrid, transformé en premier maître d'hôtel, vint annoncer que son altesse était servie. L'ambassadeur et sa femme avaient été invités à dîner, ainsi que tous les courtisans. L'aide-de-camp fut placé à côté de la baronne, et le baron à l'autre bout de la table. Le supplice se prolongeait. Florival continua le doux entretien qui plaisait fort à madame Pèpinster. Le diplomate ne mangea pas.

Il y avait une autre personne à qui la conduite de Florival donnait de l'ombrage; c'était mademoiselle Délia, comtesse de Rosenthal. Après le dîner, Balthazard, à qui rien n'échappait, la prit à part et lui dit : — Vous voyez bien que c'est un rôle qu'il joue dans la pièce que nous représentons depuis ce matin. Seriez-vous troublée s'il faisait en scène une déclaration d'amour à une de vos camarades? Ici, c'est la même chose; tout cela n'est qu'un jeu de théâtre; le rideau baissé, il vous reviendra.

Un courrier annonça que les augustes voyageurs étaient au dernier aller, à une lieue de Carlestadt. Le grand-duc s'empressa d'aller à leur rencontre, suivi du comte de Reinsberg et de quelques officiers.

Il était nuit lorsque le prince Maximilien de Hanau et sa charmante sœur arrivèrent au palais; ils ne firent que traverser la grande salle, où toute la cour était réunie sur leur passage, et ils se retirèrent dans leurs appartements.

« Allons ! dit le grand-duc à son premier ministre, la partie est engagée maintenant; que le ciel nous soit en aide !

— Ayez confiance ! répondit Balthazard. Il m'a suffi d'enlever la figure du prince Maximilien pour juger que les choses se passeront parfaitement bien, et sans éveiller le moindre soupçon. Nous tenons déjà le baron Pèpinster par la jalousie, et mon petit amoureux lui donnera trop de tracasseries pour qu'il ait le loisir de songer aux intérêts de son maître. Vos affaires sont en bon chemin. »

À leur réveil, le prince et la princesse furent salués par une aubade que leur donna la musique militaire. Le temps était superbe; le grand-duc proposa une promenade dans les environs de Carlestadt; il était bien aise de montrer à ses hôtes ce qu'il avait de mieux dans ses états : une campagne délicieuse, des sites pittoresques qui faisaient l'admiration des paysagistes allemands. Cette partie de plaisir étant acceptée, les dames monterent en voiture et les hommes à cheval. Le but de la promenade était le vieux château de Ruderzell, magnifiques ruines du moyen-âge. Lorsque la brillante arcade vint arriver à une petite distance du château, qu'on apercevait au sommet d'une colline boisée, la princesse Edwige voulut descendre de voiture et faire le reste du chemin à pied. Tout le monde l'imita. Le grand-duc lui offrit son bras; le prince donna le sien à mademoiselle la comtesse Délia de Rosenthal, et, sur un signe de Balthazard, madame la baronne Pastourelle de Bichotzkops s'empara du baron Pèpinster, pendant que la séduisante baronne acceptait Florival pour cavalier.

Tout était pour le mieux. Les jeunes gens marchaient d'un pas lesté et rapide. L'infortuné baron aurait bien voulu les suivre avec ses longues jambes et se tenir près de sa légère moitié; mais la duègne, chargée d'un majestueux bonnet, mettait un frein pesant à son ardeur et le forçait à former avec elle l'arrière-garde. Par respect pour la grande maréchale, le baron n'osait ni se révolter ni se plaindre.

Dans les ruines du vieux château, l'illustre société trouva une table servie avec abondance et délicatesse. C'était une agréable surprise, et le grand-duc eut tout l'honneur d'une idée qui lui avait été fournie par son premier ministre.

La journée se passa tout entière à parcourir la belle forêt de Ruderzell; la princesse se montra d'une humeur charmante; les seigneurs furent parfaits, les dames déployèrent la plus grande amabilité, et le prince Maximilien félicita sincèrement le grand-duc d'avoir une cour composée de personnes aussi distinguées et aussi accomplies. La baronne Pèpinster, dans un moment d'enthousiasme, déclara que la cour de Biberick était bien moins agréable que celle de Nerstheim; elle ne pouvait rien dire de plus contraire à la mission de son mari. En entendant ces désastreuses paroles, le baron fut sur le point de tomber en défaillance.

Pleine de goût et d'élégance, la princesse Edwige avait une prédilection marquée pour les modes parisiennes. Tout ce qui venait de France lui semblait ravissant; elle parlait admirablement bien français, et elle approuva fort le grand-duc de ce qu'il avait décrété cette langue obligatoire à sa cour. Du reste, ce n'était pas là une chose extraordinaire; on parle français dans toutes les cours du Nord. Seulement la princesse trouva très originale la défense de prononcer le moindre mot allemand sous peine d'amende. Elle essaya, par pure plaisanterie, de mettre en faute un des seigneurs ou une des dames de la société, mais elle y perdit ses peines.

Au retour de la promenade, les princes et la cour se réunirent dans les petits appartements du palais. Une piquante conversation fit les premiers frais de la soirée; puis le surintendant de la musique s'étant placé au piano, mademoiselle Délia chanta un grand air de l'opéra nouveau.

Ce fut un véritable triomphe. Le prince Maximilien avait

été très attentif pour la comtesse de Rosenthal pendant la promenade; les grâces et l'esprit de la jeune comédienne avaient ébauché une séduction que la charmante pénétrant d'une belle voix devait achever. Passionnée pour la musique, le prince était dans le ravissement; les accents de Délia lui allaient à l'âme. Quand elle eut achevé son premier morceau, il lui en demanda un second, et l'aimable cantatrice chanta un duo avec l'aide-de-camp ténor Florival de Reinsberg, et puis, sur de nouvelles instances, un trio d'opéra-comique auquel prit part le grand écuyer Similor, baron et baryton de Kockembourg.

Nos artistes étaient là sur leur véritable terrain; leur triomphe fut complet. Malgré sa réserve, le prince Maximilien daigna manifester son émotion, et la baronne Pèpinster, toujours imprudente dans ses propos, déclara qu'avec une pareille voix de ténor, un aide-de-camp était fait pour arriver à tout.

Vous jugez quelle figure fit le baron !

Le jour suivant, le grand-duc offrit à ses hôtes le plaisir de la chasse. Le soir, on dansa. Il avait été question d'inviter les familles les plus considérables de la bourgeoisie pour peupler les salons du palais, mais le prince et la princesse avaient demandé de rester en petit comité.

« Nous sommes quatre dames, avait dit la princesse en montrant la première chanteuse, la dugazon et l'ingénue, c'est autant qu'il en faut pour former une contredanse.

Les cavaliers ne manquaient pas : — Le grand-duc, le jeune-premier, le valet, le comique, la grande utilité et l'aide-de-camp du prince Maximilien, le comte Darins de Mobrienz, qui n'était pas insensible aux attraits de la Dugazon.

« Je regrette de n'avoir pas une cour plus nombreuse, dit le grand-duc; mais j'ai été obligé de la diminuer de moitié il y a trois jours.

— Pourquoi cela ? demanda le prince Maximilien.

— Imaginez-vous, prince, reprit le grand-duc Léopold, qu'une douzaine de courtisans, combien de mes bontés, avaient osé tramer un complot contre moi, au bénéfice d'un mien cousin qui habite Vienne. Des que j'ai eu découvert cette trame, j'ai fait jeter mes conspirateurs dans les cachots de ma bonne citadelle de Rastrang.

— C'est très bien ! de l'énergie, de la vigueur, j'aime cela, moi !... Et l'on disait pourtant que vous étiez d'un caractère faible ! Commençons nous trompe ! comme un nous calomnie !

Le grand-duc adressa un regard de reconnaissance à Balthazard.

Le premier ministre se trouvait aussi à son aise dans ses nouvelles fonctions que s'il les avait pratiquées toute sa vie; il commençait même à soupçonner que le gouvernement d'un grand-duché est beaucoup plus facile que la direction d'une troupe de comédiens. Toujours actif et toujours occupé de la fortune de son maître, il manœuvrait pour amener la conclusion du mariage qui devait donner au grand-duc bonheur, richesse et sécurité; mais malgré toute son habileté, malgré les tourments qu'il avait jetés dans l'âme jalouse du baron Pèpinster, l'ambassadeur employait au succès de sa mission les courts instants de repos que lui laissait sa femme. L'alliance de Biberick plaisait au prince Maximilien; il y trouvait de grands avantages; l'extinction d'un vieux procès entre les deux états, la cession d'un vaste territoire, et enfin le traité de commerce que le perfide baron avait apporté à la cour de Nerstheim pour le conclure au profit de la principauté de Hanau. Muni de pleins pouvoirs, le diplomate était prêt à orner le contrat de toutes les clauses que le prince Maximilien aurait la fantaisie de lui dicter. — Il faut dire ici que l'électeur de Biberick était passionnément épris de la princesse Edwige.

Le baron devait donc triompher par la force des choses et par la volonté décisive du prince de Hanau, si le premier ministre ne parvenait à organiser de nouvelles machinations pour détruire le crédit de l'ambassadeur ou le forcer à la retraite. Déjà Balthazard était à l'œuvre et faisait la leçon à Florival, lorsque le prince Maximilien, le rencontrant dans le jardin du palais, lui demanda un moment d'entretien particulier.

« Je suis aux ordres de Votre Altesse, répondit respectueusement le ministre.

— J'irai droit au but, M. le comte de Lipandorf, reprit le prince. Je suis veuf d'une princesse de Hesse-Darmstadt que j'avais épousée pour satisfaire à des exigences politiques. Trois fils sont nés de cette union. Aujourd'hui je veux contracter de nouveaux liens; mais cette fois je n'ai plus besoin de me sacrifier à des raisons d'état; c'est un mariage d'inclination que je médite.

— Si Votre Altesse me faisait l'honneur de me demander un conseil, je lui dirais qu'elle est parfaitement dans son droit. Après s'être immolé au bonheur de son peuple, un prince doit être libre de songer un peu à sien.

— N'est-ce pas?... Maintenant, M. le comte, je vais vous révéler le secret de mon choix. J'aime mademoiselle de Rosenthal.

— Mademoiselle Délia?...

— Oui, Monsieur; mademoiselle Délia, comtesse de Rosenthal; et j'ajouterai que je suis tout.

— Que savez-vous donc, Monseigneur ?

— Je sais qui elle est.

— Ah !

— C'était un grand secret !

— Et comment Votre Altesse est-elle parvenue à le découvrir ?

— C'est bien simple, le grand-duc me l'a révélé.

— J'aurais dû m'en douter !

— Lui seul, en effet, le pouvait, et je m'applaudis de m'être adressé directement à lui. D'abord, quand je lui ai demandé tout à l'heure quelle était la famille de la jeune comtesse, le grand-duc a mal dissimulé son embarras; alors, la position de mademoiselle de Rosenthal m'a donné à réfléchir; jeune, belle et isolée dans le monde, sans parents, sans appui, sans

guidé, cela m'a paru suspect. J'ai frémi en songeant à la possibilité d'une intrigue... mais, pour détruire un injuste soupçon, le grand-duc m'a tout avoué.

— Et que décidez Votre Altesse?... Après une telle confiance...
— Je ne change rien à mes projets ; j'épouse.

— Comment ! vous épousez?... Mais non, Votre Altesse plaisante.

— Apprenez, M. de Lipandorf, que je ne plaisante jamais. Que trouvez-vous donc de si étrange dans ma détermination ? Vous le père du grand-duc Léopold était galant, romanesque ; il a contracté dans sa vie plusieurs alliances de la main gauche ; mademoiselle de Rosenthal est née d'une de ces unions. Peu m'importe l'illicéité de sa naissance ; elle est d'un sang noble, d'une race princière, voilà tout ce qu'il me faut.

— Oui, reprit Balthazar d. qui avait déguisé sa surprise et composé son visage avec le talent d'un homme d'état et d'un comédien consommé..., oui, je comprends à présent, et je pense comme vous : Votre Altesse a le don de ramener tout de suite les gens à son avis.

— Pour combler de bonheur, continua le prince, la mère est restée inconnue : elle n'existe plus aujourd'hui, et, de ce côté, il n'y a pas de trace de famille.

— Comme le dit Votre Altesse, c'est fort heureux. Et sans doute le grand-duc est informé de vos augustes intentions au sujet de ce mariage ?

— Non ; je ne lui en ai encore rien dit, non plus qu'à mademoiselle de Rosenthal. C'est vous, mon cher comte, que je charge de faire ma demande, qui, je l'espère, ne sauraient rencontrer le moindre obstacle. Je vous donne le reste de la journée pour tout arranger. L'écrirai à mademoiselle de Rosenthal ; je veux tenir d'elle-même l'assurance de mon bonheur, et je la prierai de venir m'apporter sa réponse, ce soir, dans le pavillon du parc. Vous voyez que je me conduis en véritable amant : un rendez-vous, un entretien mystérieux... Mais, allez, M. de Lipandorf, ne perdez pas de temps ; je veux qu'un double lien n'unisse à votre mère. Nous signerons en même temps mon contrat et le sien. A cette seule condition, je lui accorde la main de ma sœur ; sinon je traiterai ce soir même avec l'envoyé de Biberick.

Un quart-d'heure après cette ouverture du prince Maximilien, Balthazar et mademoiselle Délia étaient en conférence avec le grand-duc.

Que faire ? quel parti prendre ? Le prince de Hanau était entêté, opiniâtre. Il ne manquerait pas de bonnes raisons pour renverser les objections et aplanir les difficultés.

Lui avoir qu'on l'avait trompé, c'était rompre pour jamais avec lui.

Mais, d'un autre côté, le laisser dans son erreur, lui faire épouser une comédienne !... c'était grave !... Et si un jour il découvrait la vérité, il y avait de quoi soulever toute la confédération germanique contre le grand-duc de Nérstheim.

« Quel est l'avis de mon premier ministre ? demanda le grand-duc.

— La retraite, la fuite. Que Délia parte à l'instant ; nous trouverons une explication à ce brusque départ.

— Oui, et ce soir même, comme il l'a dit, le prince Maximilien signera le contrat de mariage de sa sœur avec l'écuyer de Biberick... Mon opinion, à moi, est que nous nous sommes trop avancés pour reculer. Si le prince découvre un jour la vérité, il sera le premier intéressé à la cacher. D'ailleurs, mademoiselle Délia est orpheline, elle n'a ni parents ni famille, je l'adopte, je la reconnais pour ma sœur.

— Ah ! Monseigneur, que de bonté ! s'écria la jeune catatrice.

— Vous êtes de mon avis, n'est-ce pas, mademoiselle ? continua le grand-duc ; vous êtes décidée à saisir la fortune qui se présente et à braver les conséquences d'une telle audace ?

— Oui, Monseigneur.

Les femmes comprendront aisément la résolution de mademoiselle Délia. Une tête peut bien tourner devant une couronne. Le cœur se tait quelquefois en présence de ces coups du sort inattendus, splendides, envivants. D'ailleurs, Florival, de son côté, n'était-il pas infidèle ? Qui sait où pouvaient le mener les tendres scènes qu'il jouait avec la baronne Péninster ? Le prince Maximilien n'était ni jeune, ni beau, mais il offrait un trône. Sans parler des comédiennes, combien trouveriez-vous de grandes dames qui, en pareille circonstance, seraient rebelles à l'entraînement de l'ambition, et répondraient par un refus ?

Balthazar s'arma vaivement de toute son éloquence. Soutenu par le grand-duc, Délia accepta le rendez-vous du prince Maximilien.

« J'accepterai, dit-elle résolument ; je serai princesse souveraine de Hanau. C'est un beau rêve !

— Et moi, reprit le grand-duc, j'épouserai la princesse Edwige ; et ce soir même, le pauvre Péninster, honteux et confus, repartira pour Biberick.

— Il serait bien parti sans cela, dit Balthazar... Oui, parti ce soir même, honteux, confus, désespéré ; Florival enlevait sa femme.

— C'était pousser les choses un peu loin, remarqua Délia.

— Mais nous n'avons pas besoin de ce scandale, ajouta le grand-duc.

En attendant l'heure du rendez-vous, Délia, émue, rêveuse, se promenait dans les allées du parc, lorsqu'elle aperçut Florival, non moins ému, non moins rêveur. En dépit de ses idées de grandeur, elle sentit son cœur se serrer, et ce fut avec un sourire forcé qu'elle adressa au jeune homme ces paroles pleines de reproche et d'ironie :

« Bon voyage, monsieur l'aide-d'camp !

— Je vous ferai le même compliment, répondit Florival ; car bientôt, sans doute, vous partirez pour la principauté de Hanau !

— Mais, oui, et comme vous le dites, ce sera bientôt.

— Vous en convènez ?

— Ou est le mal ? L'épouse doit suivre son époux ; une princesse doit régner dans ses états.

— Princesse !... Comment l'entendez-vous ?... Epouse !... Vous laissez-vous abuser par d'extravagantes promesses ?...

Le doute injurieux de Florival s'éleva devant la formelle explication que Délia se plut à lui donner. Il y eut alors une scène touchante, on le jeune homme, un instant égare, sentit renaître tout son amour, et trouva, pour exprimer ses regrets et sa passion, des paroles qui allèrent à l'âme de Délia. Les jeunes cœurs ont de ses retours soulains et puissants qui dissipent les vaines fumées de l'ambition, et qui se jouent des plus grands sacrifices.

« Vous allez voir si je vous aime, dit Florival à Délia. J'apercuis le baron Péninster ; je vais l'amener dans ce pavillon ; il y a un cabinet où vous vous cacherez pour m'entendre, et puis vous déciderez de mon sort. »

Délia entra dans le pavillon et se cacha dans le cabinet. Voici ce qu'elle entendit :

— Que me voulez-vous ? monsieur le colonel, demanda le baron.

— Je veux vous parler d'une affaire qui vous intéresse, monsieur l'ambassadeur.

— Je vous écoute ; mais soyez bref, je vous prie ; on m'attend ailleurs.

— Moi aussi.

— Il faut que j'aille rendre au premier ministre ce projet de traité de commerce qu'il m'a remis et que je ne puis accepter.

— Et moi, il faut que j'aille au rendez-vous que me donne cette lettre.

— L'écriture de la baronne !

— Oui, baron. C'est votre femme qui a bien voulu m'écrire. Nous partons ensemble ce soir ; la baronne doit m'attendre en chaise de poste à l'endroit indiqué dans cet écrit, tracé par sa blanche main.

— Et vous osez me révéler cet abominable projet de rapt ?

— C'est moins généreux à moi que vous ne le pensez. Nos mesures sont prises, et j'enlève la baronne en tout bien tout honneur. Vous n'ignorez pas qu'il y a dans votre acte de mariage un vice de forme entraînant la nullité. Nous ferons casser le contrat ; nous obtiendrons le divorce, et j'épouserai la baronne... Par exemple, vous aurez la bonté de me restituer sa dot, un million de florins, qui compose, je crois, toute votre fortune.

Le baron, anéanti, tomba sur un fauteuil. Il n'avait pas la force de répondre.

« Après cela, baron, continua Florival, il y aurait peut-être moyen de s'arranger. Je ne tiens pas absolument à épouser votre femme en secondes noces.

— Ah ! monsieur, reprit l'ambassadeur, vous me rendez la vie !

— Oui, mais je ne vous rendrai pas la baronne sans conditions.

— Parlez, que vous faut-il ?

— D'abord ce traité de commerce, que vous signerez tel que le comte de Lipandorf l'a rédigé.

— J'y consens.

— Ce n'est pas tout : vous irez au rendez-vous à ma place, vous monterez dans la chaise de poste et vous partirez avec votre femme ; mais d'abord, pour ne pas manquer aux convenances diplomatiques, vous écrirez là, sur cette table, une lettre au prince Maximilien ; vous lui direz que, ne pouvant accepter les conditions qu'il vous propose, vous renoncez, au nom de votre maître, à son auguste alliance.

— Mais, remplissez-songez qu'il me faut des instructions...

— Soit, remplissez-les exactement ; soyez bon ambassadeur et mari malheureux, ruiné, mari sans femme et sans dot... Vous ne retrouverez jamais le double trésor que vous perdez là, baron ! Une jolie femme et un million de florins, on n'a pas deux fois en sa vie pareille chance. Faut-il vous faire mes adieux ? Songez que la baronne attend !

— J'y vais... Donnez ce papier, cette plume, et veuillez dicter, car je suis si troublé !...

La lettre écrite et le traité signé, Florival indiqua au baron le lieu du rendez-vous.

« J'exige de vous une promesse, ajouta le jeune homme : c'est que vous vous conduirez en gentilhomme avec votre femme et que vous lui épargnerez de trop vifs reproches. Songez au vice de forme ! Elle peut faire casser l'acte au profit d'un autre que moi. Les amateurs ne manquent pas.

— Qu'ai-je besoin de vous promettre ? répondit le baron... Ne savez-vous pas que ma femme fait de moi tout ce qu'elle veut ! Ce sera sans doute encore moi qui aurai besoin de me justifier et de lui demander pardon. »

Péninster sortit, Délia se montra et tendit la main à Florival.

« Je suis contente de vous, dit-elle.

— La baronne n'en dira pas autant...

— Mais elle méritait bien cette leçon. A votre tour d'entrer dans ce cabinet et de m'écouter : le prince va venir.

— Je l'entends, et je me sauve.

« Charmante confession, dit le prince en entrant, je viens chercher mon arrêt.

— Que voulez-vous dire, Monseigneur ? reprit Délia en affectant de ne pas comprendre ces paroles.

— Vous me le demandez ? Le grand-duc ne vous a-t-il donc fait aucune communication de ma part.

— Non, Monseigneur.

— Ni le premier ministre ?

— Non, Monseigneur.

— Est-il possible !

— Quand j'ai reçu votre lettre, j'allais moi-même vous demander un entretien secret... oui, une grâce que je voulais solliciter de vous.

— Serais-je assez heureux !... Ah ! disposez de moi ! tout ce que je désire est à vos pieds.

— Je vous remercie, Monseigneur. Vous m'avez déjà témoigné tant de bonté, que je me suis sentie encouragée à vous prier de faire au grand-duc... à mon frère... une révélation que je n'ose lui faire moi-même... Il s'agit de lui apprendre qu'un mariage secret m'unit depuis trois mois au comte de Reinsberg.

— Grand Dieu ! s'écria Maximilien en tombant sur le fauteuil on venait de s'écarter le baron Péninster.

Des qu'il eut retrouvés ses esprits et ses forces, le prince se leva et repoussa d'une voix faible :

« C'est bien, Ma lame, c'est bien !... »

Puis il quitta le salon.

Après avoir lu la lettre du baron Péninster, le prince fit de sages réflexions. Ce n'était pas la faute du grand-duc si la comtesse de Rosenthal ne montait pas sur le trône de Hanau.

— Il y avait empêchement de force majeure, obstacle insurmontable. — Le départ précipité de l'ambassadeur de Biberick était une insolence dont il fallait se venger promptement.

— Du reste, le grand-duc Léopold était un souverain rempli de bonne volonté, habile, énergique, parfaitement conquis.

— La princesse Edwige le trouvait de son zout et n'imaginait pas de séjour plus agréable que cette cour si bien composée d'amables seigneurs et de femmes charmantes. — Toutes ces raisons déterminèrent le prince, et le lendemain fut signé le contrat de mariage du grand-duc de Nérstheim avec la princesse Edwige de Hanau.

La célébration du mariage eut lieu trois jours après.

La comédie était jouée.

Les acteurs avaient rempli leurs rôles avec intelligence, avec esprit, avec un noble désintéressement. Ils prirent congé du grand-duc, lui laissant une grande alliance, une femme belle et riche, un beau-frère puissant, et un traité de commerce qui devait remplir les coffres de l'Etat.

Leur départ fut expliqué à la grande-duchesse par des missions, des ambassades et des disgrâces. Ensuite, les portes de la citadelle de Ranfranz s'ouvrirent, et les anciens courtisans, amnésés à l'occasion du mariage, vinrent reprendre leurs emplois.

La nouvelle fortune du grand-duc était une garantie de leur dévouement.

EUGÈNE GUINOT.

THÉÂTRES.

LE CIRQUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES. — *L'Assassin de Boyvin, Lucrece à Poitiers* (GYMNASE). — *Le Mellier et la Queue-nuille* (AMBIGU). — *La Perte de Morlaix, les Deux Malipieri* (THÉÂTRE DE LA GAÏETE).

Il faut avouer que le Cirque-Olympique est le plus heureux des théâtres ; rien ne lui manque : il a maison de ville et maison de campagne. Qu'appellez-vous maisons ? vous insultez monseigneur ; un palais et un château, s'il vous plaît.

Tandis que les autres théâtres, en petit bourgeois qu'ils sont, passent dans leur prison enfumée la saison des blas, des primevères et des roses, son altesse le Cirque-Olympique déserte son hôtel du boulevard du Temple, au premier sourire du printemps, et s'en va, comme un prince héritaire, prendre possession de sa résidence d'été. Les Champs-Élysées reçoivent Sa Grandeur. Là, le Cirque-Olympique zélope à la belle étoile et donne ses fêtes équestres à l'ombre des ormeaux et des chênes.

On peut envier cette fortune et ce luxe printanier, mais qui oserait dire qu'ils ne sont pas mérités ? Quel autre théâtre, autant que celui-ci, a besoin de se rafraîchir d'un peu de verdure et de feuillage ? L'air, le ciel pur et les champs n'appartiennent-ils pas de droit aux vix braves, aux vétérans couverts de cicatrices et tout blancs de la poussière des batailles ? Après sa rude campagne d'hiver, après six grands mois de canonnade et de feux de file, criblé de balles, noirci de poudre, succombant sous le poids des lauriers, conquérant de l'Europe entière, le Cirque-Olympique peut bien se permettre de se donner du bon temps sous la treille et de désarmer. Il convient qu'il remette son sabre au fourreau pour reprendre haleine, qu'il ferme la porte de son arsenal et de son parc d'artillerie, et se roule nonchalamment dans les plus des drapeaux pris sur l'ennemi.

Mais ne croyez pas que le Cirque-Olympique s'endorme dans son château, comme un mol Indien dans son hamac, au souffle des brises ; non ; les loisirs du Cirque sont actifs et occupés ; son repos est encore un combat ; il ne croise plus baïonnette, cela est vrai ; il ne s'élançait plus au pas de charge, il n'escaladait plus les redoutes, il n'emporte plus les villes d'assaut, il n'envahit plus les territoires, il ne pourfend plus l'armée prussienne, il n'agresse plus son sabre victorieux sur le dos des Anglais, des Espagnols, des Mamelucks et des Cosaques ; mais, en vrai paladin retiré dans son donjon, il se console de la paix par l'image de la guerre, et donne des carrousels animés ou sonne l'éclatante fanfare, ou les chevaux piaffent et hennissent, ou les escadrons s'élançant et volent à des luttés innocentes, ou les étendards et les écharpes se déploient livrant au vent leurs couleurs diaprées.

A peine mai a-t-il revêtu sa robe de printemps, que le Cirque-Olympique a congédié sa vaillante armée ; ses maréchaux rentrent au magasin, ses capitaines et ses lieutenants prennent un congé de semestre, ses soldats bivouaquent à la grâce de Dieu ; Murat a fait charger sa cavalerie pour la dernière fois, Eugène a donné le dernier baiser filial à l'impératrice.

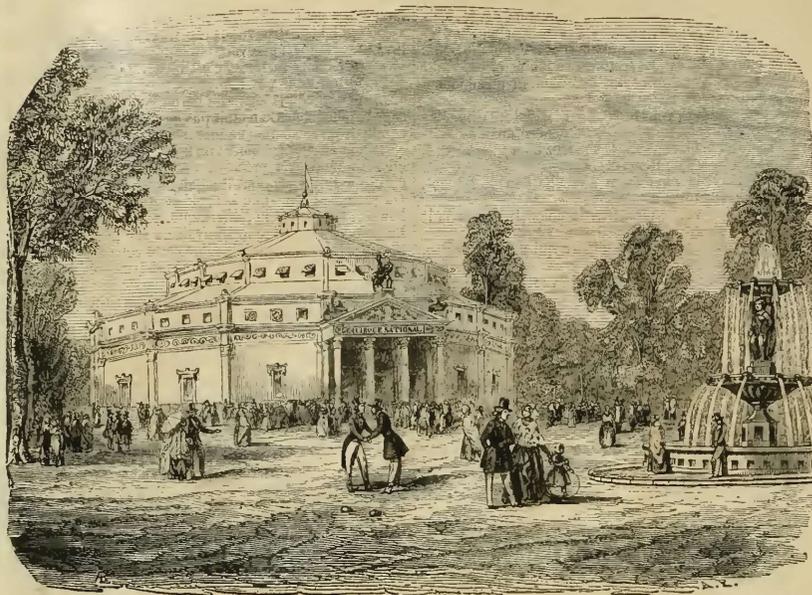
trice Joséphine, et le dernier feu de Bengale a illuminé l'apothéose du grand Napoléon.
 Au lieu de Napoléon et de Murat, voici les écuyers; au lieu

des mâles cuirassiers, des terribles dragons, des invincibles fantassins, voici les escadrons féminins, l'armée imberbe et vêtue à la légère, qui livre sur le dos des chevaux, des bataillons

Le clown se compose exclusivement d'un bras, d'un poignet, d'une poitrine, de deux épaules et d'une tête de fer. Voyez-le, le clown porte sur sa tête un clown, son compère, crâne contre crâne, main contre main, sans que cet énorme poids de chair et d'os meurtrisse ce front de granit et fasse sourcilier mon Hercule. — Mais, ô prodige! ce granit et ce fer deviennent ductiles et s'assouplissent tout à coup. Le clown se traîne et se roule à terre, et son corps n'offre plus qu'un incroyable mélange de membres mis hors de leur place et confondus. Le pied est la main, la jambe est le bras, la poitrine est le dos, la tête est... ce que vous voudrez. C'est un cours complet d'anatomie intervertie.

Ainsi le Cirque-Olympique attire la foule dans sa vaste et magnifique demeure des Champs-Élysées, par ces merveilles d'équitation et ces tours de sorcier.

Jouis des mois de printemps et d'été, vaillant Cirque, et pense tes blessures! Que les ombres des glorieux morts tombés dans les batailles d'hiver l'accompagnent aux Champs-Élysées! Saute par-dessus les banderoles et les écharpes; fais caracolier ton coursier à loisir, comme un conquérant en semestre; lance tes quadriges à travers l'arène, comme un cocher de César; paille, piétine, dans l'ambule et tourne bride; dévoile le jarret de tes écuyères et trahis le mystère de leurs mollets; disloque-toi avec tes clowns; sois charmant avec ton Auriol; mais je te connais trop bien, ô



(Vue extérieure du Cirque National des Champs-Élysées.)

d'équilibre et d'adresse, franchit l'espace d'un bond hardi et passe à travers les cerceaux. — Cette armée aérienne reconnaît mademoiselle Caroline pour général. — Au règne de la baïonnette et du tambour succède le règne du cheval; Partisan ou ses héritiers emportent au trot et au galop les admirations que l'infanterie avait gagnées au pas de charge pendant la campagne d'hiver. Et ce petit chat, cette carpe, cette anguille, cette balle élastique, qui saute, se roule, miaule, frétille, grimpe, tombe et rebondit, c'est Auriol!

Auriol est la merveille du Cirque-Olympique et son enfant chéri. Non-seulement il plait par sa vivacité charmante, par sa légèreté d'écureuil, par la souplesse de ses cabrioles et l'aisance de ses lazzi, mais il étonne par l'aplomb gracieux

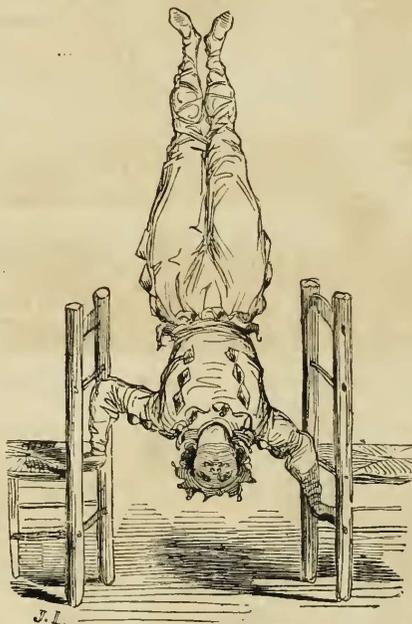
nantes entreprises. Comme il trouve un appui sur ce verre chancelant et fragile! comme il monte d'échelons en échelons sur ces chaises en pyramides, aussi léger qu'un oiseau grimpeur qui va de branche en branche! Auriol est mince et petit, à peu près de la taille du gentil diable Asmodée; il a quelque chose de sa malice et de son rire aigre et moqueur. Je pense qu'Asmodée eût été Auriol s'il ne s'était pas cassé la jambe, ce qui l'a forcé, au lieu de cabrioler, à prendre bécotille.

Les clowns sont les alliés d'Auriol, mais ne lui ressemblent pas. Les clowns font tout avec poids et gravité, ils sont sérieux même dans leurs tours les plus lestes. Le clown représente la matière pure et simple; il étale sa force musculaire



Auriol. — L'équilibre des bouteilles.)

de ses jeux de prodigieux équilibre. Qui ne connaît pas le tour des bouteilles et le saut des chaises, ne connaît rien. Il faut voir avec quelle agilité, quelle sûreté, quelle adresse vé-



(Auriol. — L'équilibre des chaises.)

dans toute sa réalité; Auriol, au contraire, la cache sous mille ruses et mille grâces charmantes. On peut comparer Auriol à la cavalerie légère, et le clown à la grosse cavalerie.



(Les Clowns anglais du Cirque.)

non brave! pour craindre que tu te laisses endormir à ces délices de Capoue. Des que novembre reviendra, dès que tu verras poindre à l'horizon le traître léopard ou l'aigle à double tête; tu sonneras la boute-selle, en criant: A moi, Auvergne! voici l'ennemi; et tu laisseras là les batailles pour rire, et tu remettras le feu à tes canons, et tu te jetteras tête baissée dans les tourbillons de flamme et de fumée, et tu tailleras des croupières à l'ennemi, et tu reprendras l'édition inépuisable des bulletins de ta grande-armée, et tu recommenceras le grand tintamarre de tes innombrables victoires!

Paulô minorà canamus!

Chantons des exploits et des héros moins grands! Le Gymnase nous convie, et le Gymnase n'a pas à beaucoup près les goûts belliqueux et splendides du Cirque-Olympique. Il chante dans sa petite salle ses petits couplets à la leur de son petit lustre, et y débite sa petite prose du bout des lèvres. Mais quel aiguillon l'a piqué tout à coup? le voici d'une humeur massacrante; il s'attaque à la fois à deux ennemis dangereux et pleins de rancune; aux poètes romantiques et aux mauvais avocats. Commençons par les poètes.

Le directeur du théâtre de Poitiers est dans la plus grande tristesse; le drame romantique l'a ruiné; depuis longtemps sa salle reste déserte. En vain, pour la repeupler, il a fait un appel extraordinaire aux nains, aux géants, aux éléphants distingués, aux chiens savants, aux hercules du Nord, à l'ours

de la Mer Glaciale lui-même : le public n'en veut pas ; il a bien assez de la *Tour de Nestlé* et de *Lucrece Borga*. — Que faire donc ? Faut-il se noyer ou se pendre ? Le directeur aime mieux encore attendre, afin de mourir de douleur.

Cependant trois drames frappent à sa porte, et se proposent pour relever sa fortune et assurer son salut. Voyons, dit notre homme. Le premier psalmodie des vers baroques et rocailleux ; c'est *Guanhumara*, la femme *Burgrave* ; le second chante une musique monotone et sépulchrale : c'est *Opéra de Charles V* ; le troisième débite des hémistiches froids et musqués : c'est *Holopherne* accompagné de *Judith*. O ciel ! dit le pauvre directeur, qui me délivrera de ces tristes chansons et de ces tristes vers ? Moi, dit une voix calme et ferme. Et aussitôt une femme simplement vêtue de la robe antique se présente d'un air chaste et recueilli : c'est *Lucrece*, la *Lucrece* de M. Ponsard. Elle récite ses rimes pudiques et ravit d'extase toute l'assemblée. Le directeur consolé se hâte d'accueillir

Lucrece, *Lucrece* est le messie qu'il attendait. — M. Ponsard, qui assistait à la représentation, a trop de sons et de goût pour accepter sans examen cette ovation exagérée ; il faut aux hommes comme lui, d'un esprit juste et délicat, un encens plus finement préparé. — Maintenant, au tour des avocats !

Il s'agit d'un assassin sur lequel un avocat de Moulins se rue avec fureur ; cet avocat demande un client et une cause à toute force ; il tient son assassin et ne le lâchera pas ! Quelle plaidoirie il lui ménage ! que de beaux mouvements d'éloquence ! quel exorde sublime et quelle étonnante péroraison ! Déjà l'avocat nous donne un échantillon de son savoir-faire ; il tonne, il éclate, il débite avec emphase tous les lieux communs en usage chez les Démosthènes de sa trompe ; mais, hélas ! l'assassin n'était pas un assassin ; c'est tout simplement un amoureux qui causait dans un bois avec sa belle ; un coup de feu, venu je ne sais d'où, a mis le couple en fuite ; Boyvin, honnête citoyen de Moulins, qui flânait par là, recut

quelques grains de plomb, et s'écria : « Au meurtre ! » Le gendarme mit naturellement la main sur le galant qui fuyait, le soupçonnant du crime. Point du tout : un chasseur visait un lapin, et Boyvin s'est trouvé là pour recevoir les écla-boussures ; tel est le mystère. L'avocat a beau faire et plaider contre l'assassin prétendu, que tout à l'heure il voulait défendre, l'affaire ne va pas plus loin et se dénoue par un mariage. Voilà mon avocat sans cause ; il est assez plaisant et m'a fait assez rire pour que je lui envoie le premier plaideur que je rencontrerai.

M. Alfred de Musset a publié une délicieuse petite comédie intitulée : la *Quenouille de Barberine*. Barberine est une chaste femme qu'un vaurien attaque pendant l'absence de son mari ; le drôle s'est vanté de la séduire en quelques heures ; non-seulement la vertu de Barberine se défend honnêtement, mais elle remporte une victoire charmante aux dépens de l'ennemi ; enfermé, par l'adresse de Barberine, dans un



(Cirque National des Champs-Élysées.)

tour, a triples verrous, le séducteur est obligé de filer une quenouille de lin, comme une femme, pour obtenir sa liberté.

M. Alfred de Musset a évidemment emprunté le sujet de cette aimable esquisse au joli conte de Sénèque : *Filèze pour l'amour* ; MM. Bayard et Dumas ont, venus ensuite. Le vaudeville de la *Quenouille* et le *Métier* répète Sénèque et M. Alfred de Musset, mais avec beaucoup moins d'esprit, de goût et de délicatesse. La quenouille a dégénéré en passant ainsi de main en main.

Si vous visitez le théâtre de la Gaîté, vous aurez affaire à deux mélodrames qui n'ont pas grande saveur.

Geneviève est si jolie qu'on l'appelle la perle de Morlaix. Mais Geneviève n'a que sa beauté ; fille d'un simple matelot, elle n'a ni le bon langage ni les manières du monde ; un jeune gentilhomme qui commençait à l'aimer, s'aperçoit de cette ignorance, en rougit, et délaisse la perle de Morlaix. Geneviève, cependant, a pris cette aventure au sérieux ; l'amour lui donne de l'esprit, et peu à peu l'ignorante paysanne acquiert l'éducation et les talents qui lui manquaient, et ra-

tième à elle, plus épris que jamais, l'infidèle gentilhomme qui l'épouse : le sujet a un certain charme, mais l'auteur a mal taillé sa perle.

Un Malipieri commet un crime ; un autre Malipieri est accusé. La mère des deux Malipieri connaît le criminel ; mais pour sauver l'un, il faut perdre l'autre. Cruelle situation ! Malheureusement la maladresse du drame a convaincu le public que ni l'un ni l'autre des deux Malipieri ne méritait d'être sauvé, le premier étant aussi coupable que le second, du crime d'ennui au premier chef.

Promenade sur les Fortifications de Paris.

Fortifier Paris, entourer de murs une ville contenant près d'un million d'habitants est, quelque opinion politique que l'on ait à ce sujet, une des entreprises les plus considérables

de la puissance humaine, un des faits les plus importants de l'histoire contemporaine.

Aujourd'hui, cet immense travail est terminé en grande

partie ; les murs de l'enceinte sont achevés, les terrassements fort avancés ; nos lecteurs voudront-ils nous suivre dans une excursion sur ces nouveaux remparts, en nous pardonnant

l'artitude de quelques définitions techniques absolument nécessaires à l'intelligence du sujet, et qu'il n'est plus permis de-ormais à un bourgeois de Paris d'ignorer.

I.

L'ENCEINTE.

L'enceinte de Paris est composée d'une rue militaire, d'un rempart, d'un fossé et d'un glacis.

Supposons une section faite perpendiculairement à la face de la muraille, nous aurons la figure ci-dessous.

La ligne A B est supposée l'élevation du terrain naturel, *aa* est la rue militaire qui règne tout autour de l'enceinte; cette rue a 5 mètres de chaussée et 2 mètres d'acrottement, elle est macadamisée et pavée en certains endroits; des plantations d'arbres en feront un boulevard unique pour son étendue. L'ensemble des terrassements *a b c d e f g h i k* est ce qu'on appelle le rempart; on y distingue: *b c*, le terre-plein; il se lie avec le terrain naturel par un talus que l'on nomme le talus intérieur. *d e* et *f g* sont des gradins ou banquettes sur lesquelles se tiennent les soldats qui font la fusillade.



a a' Rue militaire.
a b Talus intérieur.
b c Terre-plein.
a c f g Banquette.
h i Plongée.
i k Talus extérieur.

k l Escarpe.
m n Ganette.
o p Contrescarpe.
p q Glacis.

Lorsqu'on se sert d'artillerie, on met de niveau les deux banquettes, soit que l'on veuille tirer à embrasure, c'est-à-dire à travers le parapet entaillé, ou bien à barbette par-dessus la plongée.

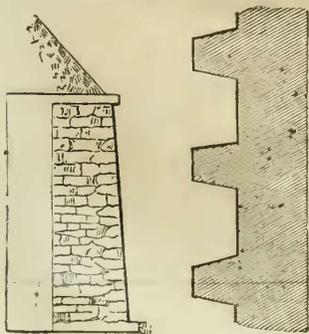


Pièce tirant à embrasure.



Pièce tirant à barbette.

Nous venons de parler de plongée, de parapet, que nous ne connaissons pas encore. Le parapet est cette masse de terre *g h i k* qui met à couvert le défenseur de la place; elle doit résister au canon; on lui donne pour cela 6 mètres d'épaisseur. Quant à la plongée, c'est l'inclinaison *h i*, elle est au 6°, c'est-à-dire que le point *i* se trouve de 1 mètre moins élevé que le point *h*. Cette inclinaison laisse un champ suffisant à l'arme du soldat. *i k* est le talus extérieur; le petit espace *k l*, la berme. Toutes ces terres sont soutenues par un revêtement en maçonnerie qui règne dans tout le développement de l'enceinte; sa hauteur est de 10 mètres, son épaisseur moyenne de 3 mètres 50 centimètres. De 5 en 5 mètres il est renforcé par des massifs de maçonnerie qui entrent de 2 mètres dans les terres du parapet, et que l'on nomme contre-forts. Intérieurement, ce mur s'élève perpendiculairement à l'extérieur, il a une légère inclinaison qui lui donne plus de solidité; construit en moellons ordinaires et mortier hydraulique, il est revêtu d'un parement en meulière de 1 mètre d'épaisseur, et couronné d'une tablette en pierre de taille faisant saillie; les chaux d'angles saillants sont aussi en pierre de taille; sur la face intérieure, un enduit le défend de l'humidité, et une chape en mastic bitumeux le preserve des filtrations de la pluie.



La ligne formée par la tablette, s'appelle la magistrale; la face extérieure du revêtement, l'escarpe.
Le fossé a 15 mètres de largeur; au milieu se trouve un

autre petit fossé de 1 mètre 50 centimètres de largeur et de profondeur, qui sert à l'écoulement des eaux; c'est la cunette.

Par opposition à l'escarpe, l'autre paroi du fossé se nomme la contrescarpe; on a jugé inutile de la revêtir en maçonnerie, on a donc formé un talus à 45°.

En avant du fossé, le terrain est disposé de manière à couvrir les maçonneries de l'escarpe, à laquelle on pourrait, sans cette précaution, faire brèche de loin; et de telle sorte qu'un homme ne puisse s'y présenter sans être parfaitement vu des soldats placés derrière le parapet. Ce terrassement extérieur forme le glacis de la place.

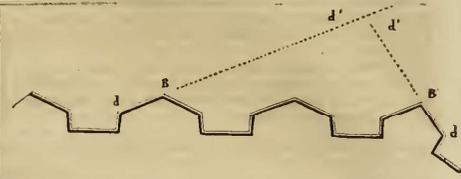


Mais pourquoi ce rempart, au lieu de suivre une ligne continue, se trouve-t-il ainsi brisé systématiquement? Cette brisure est commandée par la nécessité de pouvoir du haut des murs en surveiller le pied dans toute son étendue. On conçoit, en effet, que du haut d'une muraille qui n'aurait ni rentrants ni saillants, le défenseur ne pourrait atteindre l'assiégeant qui aurait dépassé le point extrême de la plongée de ses projectiles, en sorte que celui-ci se trouvant à l'abri précisément contre le rempart même, pourrait facilement l'attaquer par

la mine ou par tout autre moyen, et même planter des échelles, et monter à couvert jusqu'àuprès de son ennemi avec tout l'avantage de l'impétuosité de l'attaque. Ces abris où les feux de la défense ne peuvent atteindre l'attaqué, s'appellent des angles morts. Mais quand, par une habile disposition, une portion de fortification est vue par une autre de manière à ce qu'on ne puisse en approcher impunément, on dit que la seconde est flanquée par la première. C'est à éviter les angles morts et à se procurer de bons flanquements que consiste en partie la science de l'ingénieur.

Si donc le polygone A B C D était à fortifier, au lieu d'élever un rempart sur les lignes primitives AB, BC, CD, on lui ferait suivre le contour Aa, ab, bc, cd, dB, etc.

L'ensemble des lignes Aa, ab, ac, cd, dB est ce qu'on ap-



prolongement même des flancs, afin de faire ricocher ses

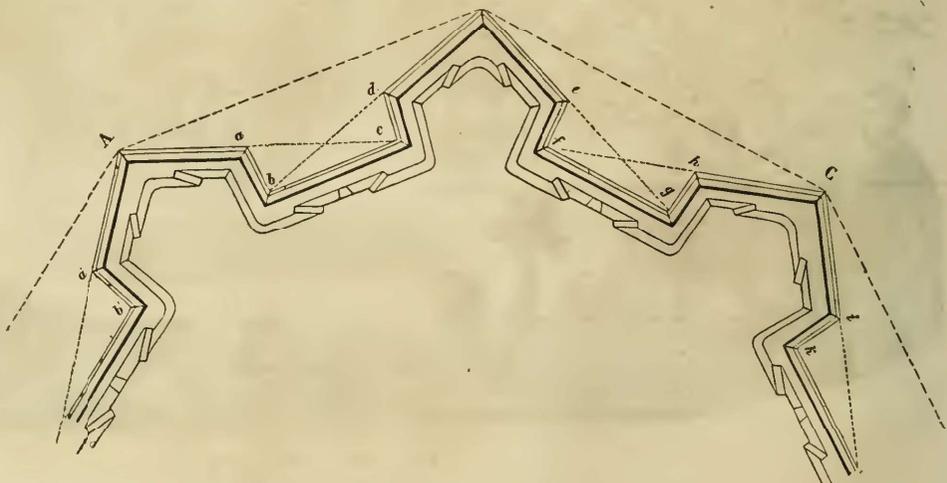
projectiles sur les pièces placées le long de ces faces. L'on voit de suite que plus l'angle du bastion sera obtus, plus il sera difficile d'en ricocher les faces; car il faudra d'autant plus reculer les batteries à ricochet pour les mettre hors de la portée des feux des bastions voisins. Aussi est-ce un axiome en fortification, qu'une suite de fronts en ligne droite est inattaquable. Nous nous sommes étendus sur ce principe, parce que c'est justement lui qui fait la force de l'enceinte de Paris, dont presque tous les fronts se développent suivant une ligne droite.

Les dimensions d'un front ne sont pas arbitraires. Pour que le point c flanque le saillant A du bastion, il ne faut pas que cette distance dépasse la portée des armes à feu. Si l'on prenait pour base la portée du canon, à la fin du siège, quand l'ennemi qui a fait brèche à côté du point A donne l'assaut, l'assiégé, dont toute l'artillerie a été démontée, n'aurait pour se défendre qu'un feu de mousqueterie impuissant. Si, au contraire, on se basait sur le fusil de munition, dont le tir à six cents mètres n'a plus de certitude, on aurait des courtines trop courtes, des bastions trop rapprochés, et la dépense s'augmenterait considérablement sans avantage. La base adoptée est la portée du fusil de rempart, gros fusil qui se tire avec un appui. Le support est un piquet que l'on fiche dans la plongée du parapet; dans sa tête est creusé un trou cylindrique pour recevoir le pivot du fusil. Ce fusil se charge par la culasse; son tir est exact de deux cents à six cents mètres; la balle peut ricocher jusqu'au double de cette dernière distance. On a donc donné à C A la longueur de deux cent cinquante mètres; c A s'appelle la ligne de défense. On comprend comment on peut déduire de la longueur de la ligne de défense et de la hauteur du parapet la grandeur des autres parties du front.

Nous pouvons maintenant faire le tour de l'enceinte sans rien rencontrer dont nous ne sachions le nom, la cause, l'effet.

Quels sont les points occupés par cette enceinte. Elle n'a pas moins de quatre-vingt-quatorze fronts; pour se faire une idée d'un pareil développement, qu'il suffise de savoir qu'à Metz, une des plus fortes places de France, il n'en trouve que vingt.

Sur la rive gauche on compte vingt-six bastions; l'enceinte



pelle un front de fortification. Elles doivent remplir les conditions suivantes:

A b doit parfaitement flanquer les lignes B d, d c et une partie de b c; et réciproquement, d c doit flanquer A a, a b et la partie de b c qui ne l'est pas par a b. De cette manière, le front entier n'offrirait aucun angle mort à l'assaillant.

Une enceinte se composera d'une suite de fronts, et présentera ainsi une série de parties saillantes b'a' Aab, cdBef, et reliées entre elles par les lignes bc, fh. Ces parties saillantes s'appellent des bastions; ces lignes, des courtines.

Le bastion est la partie la moins couverte de la fortification; c'est sur lui que se dirigeront les efforts de l'attaque. La courtine sera, au contraire, la partie la plus abritée; c'est sur elle que passeront les routes, que s'ouvriront les portes de la ville.

C'est sur les flancs que repose la sûreté de l'enceinte; les faces donnent des feux dans la campagne; pour étendre ces feux, l'ennemi est obligé d'établir des batteries dans le

commence à l'extrémité occidentale du pare de Bercy, s'étend en ligne droite jusqu'à Gentilly; là elle se contourne en une espèce de fer à cheval, puis reprend une direction rectiligne jusqu'à Montrouge, fait un coude et va tout droit ensuite aboutir à la Seine, en face le milieu du Point-du-Jour, après avoir ainsi enfermé Austerlitz, le Petit-Gentilly, le Petit-Montrouge, Vaugirard et Grenelle.

A mille mètres environ, plus en aval, reprend l'enceinte de la rive droite. Après avoir entouré le Point-du-Jour, elle longe le bois de Boulogne jusqu'à Sablonville, forme un rentrant à la porte Maillot; puis, donnant passage au chemin de la Révolte, s'inclécht jusqu'au milieu de l'angle formé par l'avenue du sud-est. Arrivée au canal de Saint-Denis; là elle tourne au sud-est. Arrivée au canal de l'Ouercq, elle court du nord au sud; aux près Saint-Gervais, deux de ses fronts représentent la direction de l'ouest à l'est, mais elle la quitte à la hauteur de Romainville pour descendre en ligne droite

que notre occupation s'est étendue sur une grande partie du pays, deux rôles à jouer : celui de l'offensive et celui de la protection.

Dans ce double but ont dû être créés quatre nouveaux établissements militaires, destinés à garantir les succès obtenus et à favoriser en même temps la conquête du territoire encore insoumis entre le Chélif, la Mina et le désert, théâtre des hostilités entretenues par Abd-el-Kader et ses deux khalifas, El-Berkani et Sidi Embarrek. Ces postes sont Ténès, El-Esnam, sur le Chélif central (ce camp a, par décision du ministre de la Guerre, du 16 mai, reçu le nom d'Orléans-Ville); Tiaret, au nord-est de Tagdemt et tout près du revers sud de la chaîne de l'Ouarensenis; et Teniet-el-Had, au revers sud de l'est de la même chaîne.

L'occupation définitive de Ténès, où a été installé sur la côte un poste-magasin, et la formation des camps d'El-Esnam et de Tiaret, ont eu lieu vers la fin d'avril.

Pendant que la province d'Alger jouissait d'une tranquillité qu'aucun événement sérieux n'est venu troubler, et qu'elle voyait se poursuivre paisiblement l'œuvre de la colonisation, par la création des nouveaux villages, Saint-Ferdinand, Sainte-Amélie, comme par le développement des anciens Drariah, Douéra, etc., les khalifas d'Abd-el-Kader, El-Berkani, et Sidi Embarrek, reparaissaient dans les montagnes à l'ouest de Cherchel et au nord de Milianah, et ravivaient l'insurrection dans la province de Titteri. Du 31 mars au 20 avril, nos colonnes, au nombre de sept, ont sillonné de nouveau dans tous les sens le territoire des Beni-Mensser et des autres tribus voisines, dont la résistance est favorisée par l'excessive asperité du territoire. Elles ont fait un mal immense aux Beni-Ferrahs, aux Beni-Benys, Thectas, Bou-Melek, et enlevé plusieurs kaidés nommés par l'émir. Nos auxiliaires indigènes nous ont prêté la plus utile assistance : notre khalif, Sidi M'Barek, a saisi sur les tribus fugitives 600 prisonniers et 2,000 têtes de bétail; le kaidé des Righa, près Milianah, a fait l'avant-garde de nos colonnes avec 200 de ses kabailas. Ainsi nos alliés se compromettent de plus en plus au service de notre cause et préparent notre domination générale sur l'Algérie.

La division de Mostaganem, aux ordres du général Gentil, fouillait, vers la même époque, les montagnes des Beni-Zéroual, et le 20 mars elle enlevait de vive force le marabout de Sidi; Lekkal, chez les Ouled-Khrelouf, tuait à l'ennemi 300 hommes et faisait 712 prisonniers.

L'armée ouvrait en même temps la route de Blidah au Chélif, ouvrage considérable qui lui fait le plus grand honneur. Les travaux de terrassement, y compris l'embranchement de Milianah, n'ont pas moins de 80,000 mètres.

Une colonne part de Médéah, le 16 avril, sous les ordres du duc d'Anmale, pour pacifier les Adoura. Les Rhamans, liés aux tribus fidèles à Abd-el-Kader, dans le sud de Thaza, et établis près du lac de Keisaria (10 lieues sud-est de Boghar), sont surpris de nuit et perdent 12,000 moutons et 500 chameaux.

Des le 6 avril, le lieutenant-général La Moricière est sorti de Mascara avec sa division, et va reconnaître la meilleure direction à prendre pour gagner Tiaret, sur la limite du désert, à travers la montagne de Tagdemt. Abd-el-Kader, n'ayant aussitôt son éloignement à profit, traverse Frenhad à la tête de 2,000 cavaliers, et se porte de l'Ouarensenis sur Mascara par le sud de la Iacoubia (on appelle du nom de Iacoubia l'ensemble des tribus établies, dans la province d'Oran, entre le désert d'Angad et le littoral de la Méditerranée, et spécialement placées, du temps des Turcs, sous la domination des Douairs et des Zmelas). La puissante tribu des Hachems-Gharabas, berceau de la famille de l'émir, s'était soumise et continuait à cultiver la fertile plaine d'Eghrès. Grâce à son audacieux mouvement, Abd-el-Kader détermine cette tribu à la défection et l'emène tout entière à sa suite. De sé-

rières châtiments et sa ruine presque complète la feront bientôt repentir de sa fatale résolution.

Cette diversion ne détourne pas un instant le général La Moricière de l'accomplissement de son projet. Le 23 avril, il occupe Tiaret, fait commencer immédiatement les travaux d'installation, y laisse une garnison de 900 hommes, avec 70,000 rations et 66,000 cartouches, et se met à la poursuite d'Abd-el-Kader. Celui-ci, en effet, avec ses 2,000 chevaux, et plus encore ses lettres et ses intrigues, a réussi à produire une assez grande fermentation sur la frontière du sud. Les populations, effrayées, demandent simultanément des secours au colonel Tempouère, à Tlomecin; au général Bedeau, chez

lonnes, il rencontre une résistance très vive de la part des Kabailas et soutient contre eux, notamment sur Dar-el-Outa, de rudes et périlleux combats. Les villages ennemis sont dévastés et des forêts entières incendiées et détruites, nécessité cruelle que commandent peut-être les exigences de la guerre, mais que ne sauraient trop déplorer l'humanité et la civilisation!

De son côté, le général Bugeaud se dirige de Milianah, le 23 avril, sur El-Esnam, où il arrive le 26, en même temps que le général Gentil, venu de Mostaganem. Le nouveau camp est tracé, le 27, sur l'emplacement des ruines romaines destinées à être bientôt transformées en une ville importante. Le 28, commencent les travaux de la route de communication avec Ténès et la mer; ils sont inquiétés par Ben-Kossil, agha d'Abd-el-Kader dans le Dahra (nord, portion de la province d'Oran comprise entre le Chélif et la mer). Le général Bourjolly et notre khalif, Ben-Abdallah le mettent en fuite. A l'entrée d'un défilé d'une lieue, nos troupes rencontrent un terrain horriblement accidenté et des difficultés presque insurmontables. Il fallait pratiquer la route carrossable à travers des roches calcaires que sillonnait péniblement un étroit sentier. La pioche et la pelle ne pouvaient plus être utilisées; c'était le pétard et le pic à roc. On jugea que quinze jours au moins étaient nécessaires pour ouvrir un passage à nos charriots; mais les troupes y mirent tant d'ardeur, qu'au septième jour le convoi parvint au port de Ténès.

Après avoir installé le camp d'El-Esnam, dont le commandement est confié au colonel Caveignac, le gouverneur-général attaque, le 11 mai, les Echbia, qui menaçaient les côtes de la route rendue praticable, et dominent l'ouest du Dahra. Le 12, le gros de la tribu est atteint par l'avant-garde aux ordres du colonel Pélissier; 2,000 prisonniers tombent en notre pouvoir, avec 10 à 12,000 têtes de bétail, 4 à 500 juments ou poulains, etc. Cet événement entraîne la soumission de toutes les tribus du territoire de Ténès jusqu'à l'embouchure du Chélif, et le poste d'El-Esnam en assure la durée.

Tout annonce que nos deux établissements deviendront très promptement des points importants de commerce. Déjà le 16 mai il y avait à Ténès 243 industriels ou commerçants en tout genre, qui demandaient des concessions pour s'y établir; 87 étaient déjà pourvus et construisaient leurs baraques; il régnait une grande abondance de toutes choses, et ce qui le prouve, c'est que la douane avait fait 1,500 francs de recette.

Le 14 mai, le général Gentil a fait une forte razzia sur des fractions rebelles des Flitas; 51 cavaliers du 2^e régiment de chasseurs d'Afrique, auxquels 60 sont venus se réunir un peu plus tard, ont soutenu longtemps les efforts de 3 ou 400 cavaliers réguliers et de 1,000 à 1,200 chevaux des tribus. Les chasseurs ne pouvant plus combattre comme cavalerie, se sont réfugiés sur une butte où se trouvent le marabout de Sidi-Rachet et un cimetière. Ils ont mis pied à terre, ont enlouré leurs chevaux, et, couchés à plat-ventre, pour ne pas être tués par un feu très supérieur, ils ne se relevaient que pour repousser les cavaliers réguliers et les gens des tribus qui avaient également mis pied à terre pour les enlever. Ils ont ainsi rendu vaines les attaques répétées de cette multitude; et quand, après plus de deux heures de résistance, ils ont été délivrés par un bataillon du 32^e, il y avait 14 chasseurs tués, 32 blessés, et 37 chevaux avaient péri sous les balles; les environs du marabout étaient jonchés de cadavres ennemis.

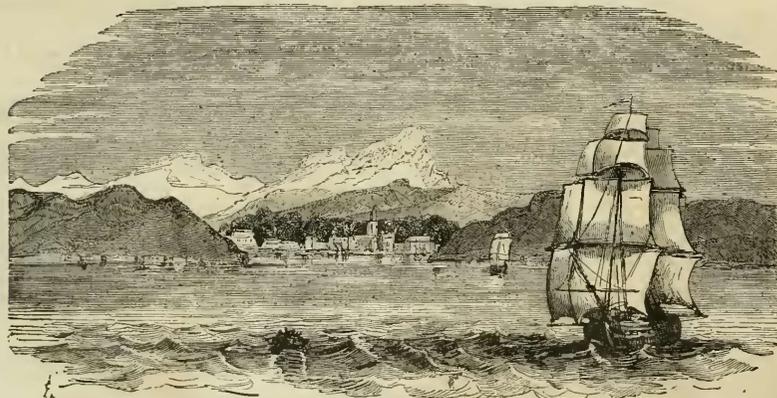
Après avoir fait commencer l'établissement de Teniet-el-Had, et dirigé quelques courtes et heureuses opérations dans le Dahra, le général Changarnier, avec des troupes retirées de Cherchel, a envahi les tribus qui habitent la chaîne de l'Ouarensenis. Le 18 mai, il a refoulé une nombreuse population sur le grand pic est. Nos soldats voulaient enlever d'assaut cette forteresse naturelle, formée de rochers se dressant perpendiculairement à une hauteur qui vario de 100 à 200 mètres; mais les Kabailas font rouler sur eux des pierres dont l'effet eût été plus meurtrier que la fusillade. Le général Changarnier retient leur clan, et se borne à faire occuper toutes les issues, présument bien que le défaut de subsistances pour eux et leurs troupeaux ferait capituler les Kabailas. En effet, le 19 au matin, les pourparlers commencèrent. Le 20, à deux heures après midi, sur les deux grands côtés de la montagne, on vit descendre de longues files d'habitants et de troupeaux. Tous les hommes pourvus, pour la plupart, d'une abondante provision de cartouches, furent désarmés. A la fin de la journée, le général Changarnier avait en son pouvoir 1,000 prisonniers, 800 bœufs, 8,000 moutons



(Le lieutenant-général Changarnier.)

les Djafras; au colonel Géry, qui manœuvre en avant de Mascara; enfin au général La Moricière, qui, après avoir jeté les bases de l'établissement de Tiaret, s'est porté du côté de Frenhad pour couvrir les Sdamas. Le général Mustapha-ben-Ismaël, parti d'Oran, vient le rejoindra à la tête de son goum (corps de cavalerie; en arabe, *drapeau*) des Douairs et des Zmelas. Le 2 mai, le colonel Géry atteint la queue d'une colonne émigrante, et les troupes de l'émir sont culbutées par les Sdamas soutenus par le général La Moricière. Le 8, le général Bedeau entre sur le territoire des Djafras. Zeitouni-Ould-Bou-Chareb, institué par Abd-el-Kader khalif de ce territoire, essaie vainement de lui résister; le 13, il est fait prisonnier.

Dans la province de Constantine, les opérations dirigées au mois de mars contre les montagnards de l'Edough par le gé-



(Vue de Collo, près Constantine.)

néral Baraguay-d'Hilliers ont été couronnées de succès. Les populations kabailas, refoulées dans les gorges d'Akeïcha, se rendent à discrétion, après avoir essayé des pertes immenses. Le chef et l'instigateur de l'insurrection, le marabout Sy-Zeghloul, est surpris et tué dans le combat. Sa mort rend la sécurité à nos grandes communications dans la province. Au commencement d'avril, une colonne française va châtier les Ouled-Sebah, à plus de vingt lieues de Constantine, tandis

que notre cheikh el Arab, Ben-Ganah, avec ses seules forces indigènes, bat le khalif d'Abd-el-Kader à Biscara, et lui fait perdre 100 chevaux. Le 11 avril, un corps expéditionnaire occupe Collo. Parti de cette ville le 14, sur trois co-

(1) En 1836, M. Changarnier était chef de bataillon au 2^e léger, Le 21 novembre, lorsque commença le mouvement de retraite, le bataillon d'arrière-garde qu'il commandait fut enveloppé et serré

de si près, qu'il eut à peine le temps de faire former le carré pour arrêter la cavalerie qui le débordait. Dans ce moment difficile, où les grandes âmes révèlent leur puissance, le commandant Changarnier, pour exciter l'ardeur de sa troupe, l'exhorta par des paroles qui vont au cœur du soldat, et traversa, en se refusant, ces ennemis prêts à le frapper comme une victime dévouée au fatal yatagan. Cette action d'éclat lui valut les applaudissements de l'armée, dont il contribua ainsi à assurer le salut. Depuis, M. Changarnier s'est montré un de nos plus habiles capitaines dans la guerre d'Afrique, et chacun de ses grades a été acheté par quelque brillant fait d'armes.

(2) *Collo*, ou le *Colo* (en arabe *Colfo*), que les indigènes appellent aussi *Goul* ou *Coullou*, est une bourgade de 2,000 âmes, située au bord de la mer, près d'un mouillage où les bâtiments sont à l'abri des vents du nord-ouest, extrêmement dangereux sur cette côte. Il est à 120 kilomètres de Bougie, à 60 de Djidjeli, à 100 de Bone, à 40 de Philippeville, vers l'extrémité nord-ouest du golfe de Stora, et à environ 90 kilomètres nord de Constantine. Il est bâti au pied d'une montagne, sur les ruines d'une ville plus considérable, que les Romains avaient entourée de murailles, et dont l'enceinte, anciennement détruite par des Goths, n'a jamais été relevée. Ce bourg est défendu par un mauvais château, où les Turcs entretenaient d'ordinaire une petite garnison commandée par un agha. Collo a été occupé le 11 avril 1834 par les troupes françaises, sous les ordres du général Baraguay-d'Hilliers.

et 150 bêtes de somme. Ce succès fut chèrement acheté par la mort du colonel d'Illens, du 58^e de ligne.

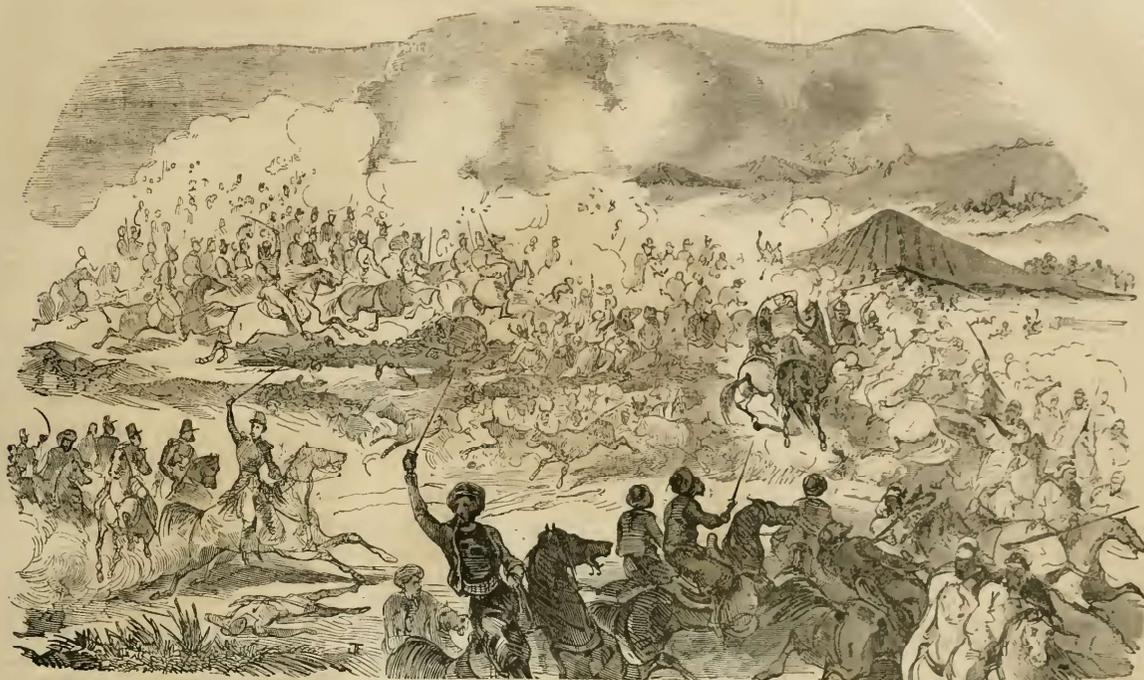
Mais de toutes ces opérations habilement conduites et exécutées dans ces derniers mois, la plus importante est celle qui a fait tomber entre les mains de M. le duc d'Aumale la smalah d'Abd-el-Kader.

Depuis deux ans, l'émir et les principaux personnages attachés à sa fortune avaient réuni leurs familles et leurs biens

sur la frontière du désert. Cette réunion, évaluée à environ 12 à 15,000 personnes, composait ce qu'on appelait la smalah. Essentiellement ambulante, elle s'enfonçait dans le Shara (désert), revenait dans le Tell (terres cultivées), ou se jetait sur les côtes, suivant les vicissitudes de la guerre. Abd-el-Kader avait été très attentif à la pourvoir des chameaux et des mulets nécessaires pour transporter les effets, les malades, les vieillards, les enfants et les femmes de distinction. L'émir

attachait un grand prix à la soustraire à notre attente, et la plus grande partie de l'infanterie régulière qui lui restait était affectée à la garde de ces précieuses richesses.

Le 19 mai, M. le duc d'Aumale chargé par le gouverneur-général de poursuivre la smalah et de s'en emparer, s'avance dans le sud de l'Ouarensenis, avec 1,300 baionnettes, 600 chevaux, vingt jours de vivres, après avoir laissé un dépôt d'approvisionnement dans les ruines du fort de ce



(Prise de la Smalah.)

nom. Le 14, le petit village de Goudjilah, à 25 lieues de Boghar, est cerné et occupé. Là on apprend que la smalah est à 14 lieues au sud-ouest, à Ouessak-on-Rekar. A la suite de plusieurs marches et contre-marches, à travers des plaines immenses sans eau, et après une course de 20 lieues en vingt-cinq heures, l'avant-garde de la colonne, composée seulement de 500 chevaux, découvre, le 16, à onze heures du matin, la smalah tout entière (environ 300 Douars) établie sur la source de Taguin, à 30 lieues de Boghar. A l'instant même ce corps si inférieur en nombre à ses adversaires, se lance au galop, sur les pas du duc d'Aumale, du colonel de spahis Jusuf, et

du lieutenant-colonel Morris, et culbute tout ce qu'il rencontre sur son passage, au milieu de cette ville de tentes qui couvraient une demi-liene de surface. Deux heures après, tout ce qui pouvait fuir était en déroute dans plusieurs directions. 3,600 prisonniers, dont environ 300 personnages de marque, les fantassins réguliers tués ou dispersés, quatre drapeaux, un canon, deux affûts, les tentes de l'émir, son trésor, sa correspondance, la famille de ses principaux lieutenants, un butin immense, tels sont les trophées de cette mémorable journée, l'une des plus glorieuses pour nos armes en Algérie.

parmi les 5 ou 600 cavaliers douairs qui l'accompagnaient; leur démoralisation fut telle, qu'ils abandonnèrent le corps de leur vieux général au pouvoir de l'ennemi. On annonce qu'Abd-el-Kader a fait mutiler le cadavre de Mustapha et promener sa tête en triomphe parmi les tribus qui lui obéissent encore. Mustapha-ben-Ismael, vieillard octogénaire, était au service de la France depuis 1835. Il avait été nommé maréchal-de-camp le 29 juillet 1837 et commandeur de la Légion d'Honneur le 5 février 1842. Toute déplorable qu'elle est, la perte de ce fidèle et vaillant guerrier ne saurait détruire l'effet moral produit sur les populations arabes par la capture de la smalah d'Abd-el-Kader, surtout si, comme l'assurent des nouvelles particulières, ce chef a été lui-même grièvement blessé d'une balle à la cuisse dans l'affaire du 19 mai.

CACHET D'ABD-EL-KADER.

Le cachet (en arabe *tabaa*) est le sceau de nos anciens seigneurs du Moyen-Age; mais au lieu de représenter les armoiries, le cachet arabe ne contient en général que le nom de son possesseur, avec une courte légende pieuse. Les fonctionnaires arabes ont seuls le droit d'avoir un cachet, et on le leur retire lorsqu'ils sont destitués. Cet usage est particulier à l'Algérie. Aussi le fonctionnaire arabe ne se sépare-t-il de son cachet, qui est sa vie, dans aucune circonstance, ni le jour ni la nuit. Il n'a d'ailleurs pas d'autre signature officielle.

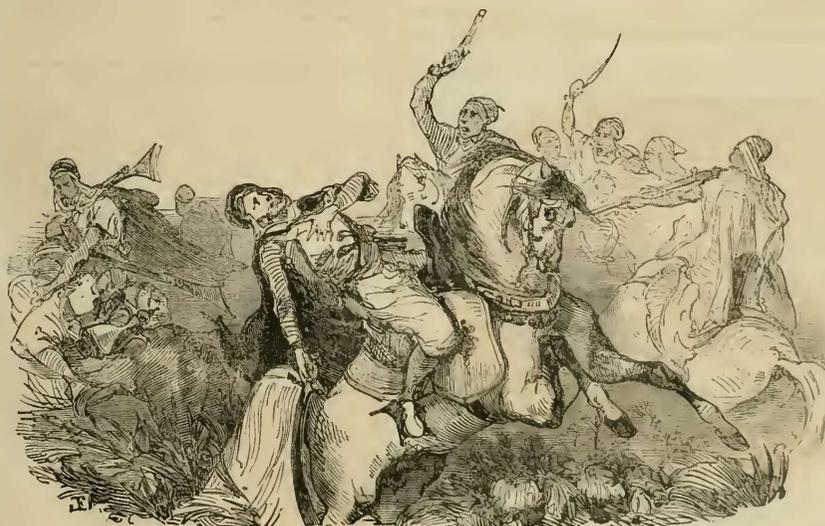
Voici les différentes inscriptions gravées sur le cachet d'Abd-el-Kader.



Au centre des deux triangles: Abd-el-Kader ben (fils de) Mahi-Eddin, 1248 (année de l'hégire correspondant à l'an du Christ 1832), époque à laquelle Abd-el-Kader a été proclamé sultan.

Les deux grands triangles forment, par leur application l'un sur l'autre, six petits triangles. Dans le premier, en haut, on lit: Allah (Dieu); dans les deux à gauche: *Mohammed*. *Abou-Bekr*; dans les deux à droite: *Ali*. *Osman*; dans le dernier, en bas: *Omar*. (*Abou-Bekr*, *Ali*, *Osman* et *Omar* sont les quatre premiers khalifes successeurs de Mahomet.)

Dans les six compartiments, en dehors des deux triangles,



(Mort du général Mustapha-ben-Ismael. — Voir son portrait page 121.)

Trois jours après, le 19, la colonne du général La Moricière atteint les fuyards, les entoura, et leur enleva 2,500 ânes avec leurs troupeaux et leurs chevaux. Ce succès n'a pas tardé à être suivi d'une perte sensible. Le 24 mai, à midi, le général Thiéry, commandant la subdivision d'Oran, a reçu l'avis de la mort du général Mustapha-ben-Ismael (V. son portrait dans l'Illustration, n^o 8, p. 121), tué la veille, à quatre heures après

midy, à 25 ou 30 lieues d'Oran, à El-Biada, près de Kerroucha, entre l'Oued-Relouk et Zamoura, dans une petite affaire d'arrière-garde. Mustapha revenait à Oran, avec son makhsen chargé du butin pris à la razzia du 19. lorsqu'en traversant un bois sur le territoire des Filitas, il fut attaqué par des Arabes en embuscade, et tué presque à bout portant d'une balle qui le frappa en plein poitrine. La panique devint générale

de commençant par le compartiment inférieur à droite du triangle dont la pointe est en bas, on lit : *Moulana* (notre Maître); *Emir-el-Mouminein* (Prince des Crovants); *El-Mansour* (de Victorieux); *Billah* (par Dieu); *El-Kader* (le Puissant); *E-Moulin* (de Solide).

L'inscription entre les deux cercles concentriques renferme la légende, en commençant au-dessus du mot *El-Mansour* :

Ona men tekoun bi-rasoul Allah nous-et-o-in telka-o-el-ousof el-edj-m-ha tedjma. (Celui qui aura par l'intervention du Prophète l'Passistance protectrice de Dieu, si les lions le rencontrent, ils fuiront dans leur tanière.)

Le Recrutement en France.

Le système de recrutement adopté dans un pays est la base de toute son organisation militaire, puisque c'est le recrutement qui fournit les éléments essentiels de l'armée. Un projet de loi destiné à établir le nôtre sur des bases fixes et définitives vient d'être adopté avec des modifications par la Chambre des Pairs.

L'engagement volontaire à prix d'argent, conséquence d'une civilisation politique désormais arriérée, est devenu insuffisant et impraticable. La loi le proscribit comme un principe d'avitilissement pour l'armée. Il est encore employé en Angleterre, parce que l'armée, simple instrument de domination extérieure, n'y a qu'une importance secondaire; mais là même on a été obligé d'instituer pour la défense du sol une milice recrutée par la voie du sort. L'obligation de tous les membres de la société de concourir à sa défense, condition nécessaire de la théorie politique qui fait de l'Etat la chose de tous et donne à tout homme une patrie, est universellement reconnu en Europe.

En Russie, les serfs, choisis arbitrairement pour le métier de soldats, sortent vingt-cinq années, au bout desquelles ils ont, pour récompense, la qualité d'hommes libres et des emplois subalternes dans l'administration et surtout dans la police. L'armée est ainsi composée en grande majorité de vieux soldats. Elle coûte peu, parce que les denrées de première nécessité sont abondantes en Russie comme dans tous les pays neufs, et parce que les besoins d'un peuple de serfs sont bornés. On a calculé, en effet, qu'un fantassin anglais coûtait autant à entretenir que deux fantassins français, trois prussiens et dix russes. D'ailleurs, une portion de ces hommes voués pour leur vie au métier des armes, on a formé des colonies militaires qui, livrées à la culture, se nourrissent et s'entretiennent elles-mêmes, et sont prêtes comme les tribus cosaques à se lever en armes au premier signal.

Le système de la Prusse est tout différent. Tout homme y est, de droit, soldat pour toute sa vie. Mais le service dans l'armée active n'est que de cinq années. Les soldats en passent trois seulement en service actif sous les drapeaux, et les deux dernières en congé, en réserve, à la disposition du gouvernement, mais dans leurs foyers. Le sort désigne ceux qui doivent faire partie de l'armée; mais lorsque des jeunes gens de vingt-un ans paraissent n'avoir pas atteint tout le développement physique dont ils sont susceptibles, on les renvoie au tirage de l'année suivante, puis à une autre encore, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'ils aient atteint l'âge de vingt-cinq ans. Aucun remplacement n'est permis, et l'on a vu les fils mêmes du roi monter la garde comme soldats à la porte du palais de leur père. Seulement les volontaires qui s'armant et s'équipent eux-mêmes ne sont tenus qu'à une année de service dans les corps de tirailleurs et de chasseurs. Ainsi font les étudiants des Universités. La charge du service, par cette répartition égale sur tous, se trouve singulièrement allégée, et, pour la rendre encore moins onéreuse, les régiments sont cantonnés chacun dans un district spécial où il reste toujours et qui fournit à son recrutement; de sorte que les soldats ne s'éloignent pas de leur pays natal, de leurs foyers, de leurs intérêts ou de leurs travaux.

Au sortir de l'armée en congé pour sept ans dans la *landwehr* du premier ban, dont font partie, d'ailleurs, jusqu'à l'âge de trente-deux ans, tous les hommes propres à la guerre qui n'ont pas été incorporés dans l'armée de ligne. Ce premier ban de *landwehr* est une véritable armée de réserve, pourvue d'une organisation complète, qui diffère de celle de l'armée active en cela seulement, que l'infanterie, la cavalerie et l'artillerie sont réunies dans les mêmes régiments, devenus ainsi des espèces de légions romaines. Elle est formée en divisions et entée avec l'armée de ligne dans l'organisation permanente des *corps d'armée*. Les divers corps dont elle est composée se rassemblent tous les ans, au printemps ou à l'automne, dans des camps de manœuvres, pour conserver leur instruction et se former aux habitudes guerrières. Mais cette armée citoyenne, commandée par des officiers au choix desquels elle concourt, reste dans ses foyers, ne coûtant rien au trésor, sinon pendant le temps des manœuvres, et sauf 500,000 francs employés à l'entretien d'un état-major peu nombreux. Une seconde réserve, disponible aussi en temps de guerre, consiste dans la *landwehr* du second ban, formée des citoyens de trente-deux à quarante ans qui ont servi dans l'ar-

mée ou dans la *landwehr*, et présente encore, de l'avis des militaires les plus éclairés, toute la consistance d'une armée véritable. Tout cela fait un ensemble d'environ 600,000 hommes organisés, sans parler de la *landsturm*, ou levée en masse, composée de tous les autres citoyens valides de dix-sept à cinquante ans. A la fin de 1825 on comptait, au total, un million d'hommes exercés et soumis au service militaire. Pour obtenir ces immenses résultats, la Prusse n'a besoin d'avoir sur pied que 100,000 soldats, que 6,000 officiers, et ne dépense que 78 millions, quoique les officiers soient mieux payés que chez nous.

Le système adopté en France nous force, au contraire, à tenir toujours sur pied 350,000 hommes, et en cas de guerre nous n'avons pour renforcer cette armée que 150,000 hommes au plus, composés en partie des soldats en congé illimité, mais aussi en grande partie des conscrits qui n'ont pas été appelés sous les drapeaux, c'est-à-dire d'hommes tout-à-fait étrangers aux armes. Ainsi, avec 34 millions d'habitants, la France arrive péniblement et très imparfaitement au pied de guerre de 500,000 hommes, que la Prusse peut atteindre avec sa population de 14 millions. Le mode de recrutement est cependant bien rigoureux. Lorsque des 300,000 conscrits environ dont se compose la classe de chaque année, on a retranché ceux qui sont dispensés du service pour cause d'exemption légale, pour défaut de taille, faiblesse physique ou infirmités, ceux qui restent soumis à la grande épreuve voient leurs destinées jetées aux chances d'une loterie qui n'offre pas un bon numéro sur deux. Au sortir de la salle du tirage les fortunes les plus diverses vont commencer pour eux. Les heureux, une moitié à peu près, rendus à l'indépendance, vont se livrer en paix et sans distraction aux travaux de leur état, aux plaisirs de la jeunesse, aux joies de la famille. Les autres quittent le foyer domestique pour errer de caserne en caserne dans des lieux où nulle affection ne les attend, interrompent leur carrière, compromettent tout leur avenir, perdent quelquefois tout leur bonheur, voient enfin leurs plus belles années vouées à une vie pauvre, dure, monotone. Arrachés à la juridiction tutélaire des lois civiles, ils subissent le despotisme nécessaire d'une discipline inexorable, le joug de l'obéissance passive et l'empire de rigoureux devoirs qui souvent revoltent la conscience. Dans cet isolement, plus de guide ou d'appui pour leur moralité, plus de secours dans leurs dénuements et leurs orreurs, et, à la moindre faute, de terribles châtements qui les flétrissent lorsqu'ils ne leur arrachent pas la vie. Je ne parle pas des dangers de toute espèce qui les environnent, et parmi lesquels ceux du champ de bataille ne comptent pas, pour ainsi dire, voilés qu'ils sont par l'enthousiasme et entourés d'une auréole de gloire. Et quelle récompense? quelle indemnité de tant de sacrifices? aucune. Bien plus, cet homme dont on a ainsi dérangé toute l'existence, des qu'on n'a plus un besoin présent de son service, on le renvoie chez lui sans solde, sans moyen de subsistance et d'entretien, et dans l'impossibilité d'entreprendre aucun état, puisqu'il est toujours soldat, et peut, à tout moment, être rappelé sous les drapeaux.

Certes, cette répartition, par l'aveugle caprice du sort, de conditions si inégales entre elles, sans être injuste au fond, puisque tous en courent également la chance, est cependant d'une équité très imparfaite et un peu barbare : le seul correctif à ce défaut est la faculté du remplacement, qui offre elle-même des inconvénients bien graves. D'abord elle choque l'égalité en donnant à la richesse le privilège d'exempter des devoirs personnels les plus pénibles. Est-il bien juste qu'une différence de quelques écus assure à l'un l'indépendance, impose à l'autre le sacrifice de sa jeunesse et peut-être de sa vie? D'ailleurs le remplacement altère le caractère national et civique de l'armée. La moralité très inférieure des hommes qu'il appelle dans ses rangs y multiplie les méfaits, y porte la corruption, en bannit l'honneur, nerf de toute bonne armée, rend enfin nécessaire le maintien d'un régime pénal dont la barrière choquante pour nos mœurs est une véritable cruauté à l'égard des autres soldats. En effet, tandis que sur cent quarante-deux jeunes soldats, appelés par la loi il n'y a d'ordinaire qu'un condamné, il y en a un sur cinquante-neuf remplaçants. Le mal s'est accru surtout depuis que des sociétés de spéculateurs, ressuscitant sous des formes moins hideuses les infâmes racleurs d'autrefois, se sont mis à accaparer dans tout le pays les hommes à vendre, pour en faire le commerce. Le projet de loi présenté en 1811 attaquait le mal dans sa racine en interdisant les compagnies de remplacement. La Chambre des Députés crut que c'était entraver l'exercice d'un droit. Le projet actuel, rédigé d'après l'avis d'une commission choisie dans les deux Chambres, cherche à atteindre indirectement le même but en exigeant pour chaque remplacement un contrat authentique et le versement du prix dans une caisse publique. Par là on gêne cette espèce de remplacement en masse qui s'opère par l'intermédiaire des compagnies; on prévient aussi les fraudes trop fréquentes dont étaient victimes les remplaçants; enfin, on leur procure pour leur péculé un placement sûr, qui est une garantie de moralité.

Une disposition plus importante de ce projet de loi est celle

qui porte à huit ans au lieu de sept la durée du service militaire. Ces huit ans ne devant même couvrir que du mois de juillet, époque de l'arrivée sous les drapeaux du contingent de chaque année, c'est en réalité dix-huit mois de plus. Cette innovation est sans doute nécessaire pour donner quelque valeur à notre système d'organisation militaire, puisque l'on renonce définitivement au système des réserves à la prussienne. Ces huit ans de service mettent à la disposition du gouvernement huit contingents entiers. Or, chaque contingent annuel étant toujours supposé de 80,000 hommes, comme sur ces 80,000, déduction faite des hommes reconnus incapables, des exemptés et des conscrits destinés à la marine, il n'en arrive guère réellement que 65,000 à l'armée de terre; comme il faut encore en déduire les pertes éprouvées pendant la durée du service, les huit contingents réunis ne font pas plus de 150,000 hommes mis à la disposition du gouvernement. Ajoutez-y environ 90,000 hommes qui ne proviennent pas des appels, savoir, les officiers, la gendarmerie, les vétérans, les engagés, etc., vous trouverez un effectif de 5 à 600,000 hommes pour le pied de guerre. On arriverait à 600,000 hommes complets en portant la durée du service à neuf ans pleins, comme il a été proposé dans la discussion à la Chambre des Pairs. Nous pensons, pour notre part, qu'il en faudra venir là afin d'assurer au système actuel son plein et entier effet; mais nous espérons qu'alors on trouvera le moyen d'indemniser les citoyens sur qui tombera une charge si lourde, soit par des avantages civils, soit, tout au moins, par des honneurs et des marques de distinction, qui devraient être acquis de droit à tout homme ayant honorablement fourni son temps de service.

Un article du projet de gouvernement, que la Chambre des Pairs a repoussé et qui a été abandonné par le ministère de la Guerre, ordonnait que le contingent tout entier de chaque année serait appelé sous les drapeaux. L'établissement de cette règle avait pour but de faire que tous les hommes dont se compose la réserve eussent, avant d'y entrer, reçu pendant deux ou trois ans l'instruction militaire; de sorte qu'au moment où on les appellait pour porter l'armée au pied de guerre, on trouvât en eux des soldats tout faits et non des conscrits qu'il faut dresser à grands frais presque sous le feu de l'ennemi, comme cela est arrivé en 1810. On a fermé les yeux sur les avantages de ce projet parce qu'il obligeait à ne garder les soldats d'infanterie que trois ans au service actif, ce qui ne permettrait pas, dit-on, de leur inculquer assez profondément l'esprit de corps et les laisserait trop citoyens. Le gouvernement conservera donc la faculté de laisser dans leurs foyers une partie des jeunes soldats de chaque contingent annuel, et de délivrer des congés illimités quand et à qui il voudra.

Napoléon avait révisé pour la France une organisation militaire bien différente. Il voulait classer toute la population virile en plusieurs bans destinés à se lever successivement pour la défense du pays. Il espérait ainsi réduire considérablement le chiffre de l'armée permanente en augmentant dans une égale proportion la force défensive de la nation. L'armée devait, selon lui, devenir une sorte de haute école où tous auraient reçu, en quelque sorte, le baptême civique, et dans le sein de laquelle chacun aurait trouvé à continuer ses études, son apprentissage ou sa profession; l'organisation industrielle aurait marché avec l'organisation guerrière. Si quelque chose se rapproche de ces idées, c'est l'organisation de l'armée prussienne et non celle de notre force militaire.

Quelques mots, pour terminer, sur un point trop peu étudié jusqu'à présent. On s'est justement inquiété du tort que l'entretien des armées permanentes cause à la richesse, à l'industrie, à la civilisation d'un peuple, mais fort peu du préjudice qu'éprouvent souvent sans nécessité les citoyens privés, par le service militaire, de s'employer utilement pour eux et pour la société. Ce préjudice est grand, car ces hommes ne perdent pas seulement le temps consacré au service, mais leur aptitude au travail, leurs chances d'emploi et les années de leur vie les plus importantes pour se créer une carrière. Il est surtout injustifiable, puisqu'alors aucune compensation n'est attachée, à l'égard des soldats qu'on renvoie chez eux en disponibilité, sans solde, sans moyens de subsistance assurés et dans une situation précaire qui ne leur permet pas de tirer bon parti d'eux-mêmes. L'application de l'armée aux travaux publics est un moyen tout-à-fait insuffisant pour corriger ce mal. D'ailleurs, assujéti à des travaux de manœuvres des hommes de conditions et d'aptitudes diverses, c'est changer leur service en esclavage. Il faut donc en venir à l'idée émise par Napoléon, d'établir au sein de l'armée des corporations de travailleurs, des ateliers pour toutes les branches de l'activité humaine, où soldats et officiers trouveraient l'emploi de leurs talents, de leur activité, de leurs facultés. Ce serait, tout en complétant l'organisation de l'armée, commencer par les moyens les plus avantageux cette organisation générale du travail qu'appellent aujourd'hui tous les esprits prévoyants et progressifs.

Les Annonces de L'ILLUSTRATION coûtent 75 centimes la ligne. — Elles ne peuvent être imprimées que suivant le mode et avec les caractères adoptés par le Journal.

PAUL MASGANA, ÉDITEUR.

12, GALERIE DE L'ŒUËON.

ÉTRUSQUES, poésies par PHILIPPE BESOST. 1 joli volume in-18.

- I. Octave. Vincent de Paul.
- II. Le Beau. XX. Hymne à la Vierge.
- III. Aux Réformateurs modernes. XXI. A. M. Ingres.
- IV. Entre Pise et Florence. XXIII. Les Mages.
- V. La Vierge de Min. XXIV. A la mémoire de Lafavette.
- VI. En lisant Shakspeare. XXV. Le Villard de Saint-Mamé.
- VII. Eros. XXVI. A Glotilde.
- VIII. Mon Ame est sombre. XXVII. Mont-Pincio.
- IX. Les Martyrs. XXVIII. Portraits.
- X. A S... XXIX. Dies Iræ.
- XI. Ignace de Loyola. XXX. Souvenir à Herold.
- XII. Démocratie. XXXI. Pensées.
- XIII. Infanta. XXXII. Devant la fontaine.
- XIV. Sonnet sur Dante. XXXIII. Jeune Femme et Jeune Homme.
- XV. L'Amitié. Baudouin.
- XVI. Pourquoi, mon Dieu. XXXIV. Campo-Santo.
- XVII. Laissons la Réverie. XXXV. Epilogue.
- XVIII. Myrte.
- XIX. Sur le portrait de saint.

L'illustration rendra compte prochainement de ce charmant volume.

À LA LIBRAIRIE PAULIN, rue de Seine, 33.

EN VENTE

NOTICES ET MÉMOIRES HISTORIQUES, lus à l'Académie des Sciences morales et politiques, de 1836 à 1843; par M. MIGNET, secrétaire perpétuel de l'Académie Française, 2 vol in-8. Prix : 15 fr.

TOME I. Notice sur la vie et les travaux de M. le comte SIEYÈS. — Id. ROEDERER. — Id. LIVINGSTON. — Id. TALLEYRAND. — Id. BROUSSAIS. — Id. MERLIN. — Id. DESTUTT DE TRACY. — Id. DAUNOU. — Id. BAYENARD.

TOME II. La Germanie au huitième et au neuvième siècle; sa conversion au christianisme et son introduction dans la société civilisée de l'Europe occidentale. — Essai sur la formation territoriale et politique de la France, depuis la fin du onzième siècle jusqu'à la fin du quinzième. — Etablissement de la réforme religieuse et constitution du royaume à Genève. — Introduction à l'histoire de la succession d'Espagne, et tableau des négociations relatives à cette succession sous Louis XIV.

HISTOIRE ET DESCRIPTION NATURELLE DE LA COMMUNE DE MEUDON; par le docteur EUGÈNE ROBERT, membre des commissions scientifiques du Nord. 1 vol. in-8. 6 fr.

LE MÉNESTREL. — Le journal de musique *le Ménestrel* vient de publier deux nouvelles productions de M. A. TRYS, qui méritent une mention toute spéciale : l'une, *la Perte du Village*, est une délicieuse chansonnette composée pour le talent plein de verve de madame Iweins d'Elman; l'autre, d'un style plus élevé, est écrite pour M. Lac, et a pour titre : *C'est elle!* Ces deux nouvelles romances enrichissent la brillante collection du *Ménestrel*. *Fleur de l'âme*, de VIREUX, chantée par M. Togliolo; *Etoile chérie* et *Rends-moi mon Ame*, chantées par MM. Roger et Poullet; les dernières compositions de M. de BEAUPLAN; *Celui que j'aime* et *Je n'ai ni plus*; enfin les deux nouvelles romances de mademoiselle PÉGET, qui ne tarderont pas à paraître, sont autant de titres qui, au point de vue du mérite musical, font du journal *le Ménestrel* une publication tout-à-fait hors de ligne.

J.-J. DUBOCHET ET COMP., rue de Seine, 23.

SOUS PRESSE.

ŒUVRES COMPLÈTES DE BERNARD DE PALISSY, avec des notes. 1 vol. in-18. 3 fr. 50

ENSEIGNEMENT ÉLÉMENTAIRE UNIVERSEL, contenant les éléments de toutes les connaissances humaines à l'usage de la jeunesse. 1 vol. grand in-18 compacte, format du *Million de Faits*, imprimé en caractères très-lisibles.

MANUEL PRATIQUE DU JARDINAGE, ouvrage spécialement destiné aux amateurs d'horticulture, et contenant tout ce qu'il est nécessaire de savoir pour cultiver soi-même un jardin ou en diriger la culture; par GÉORGE GERARD, membre de la Société royale du Cercle général d'horticulture, avec 13 planches 1 vol. in-18.

Chez l'auteur, marchand grainier, fleuriste et pépiniériste, quai de la Mégisserie, 16.

PARIS-ORLÉANS, ou Parcours pittoresque du chemin de fer de Paris à Orléans, avec l'embranchement de Corbeil; publié sous les auspices de M. F. BARTHOLÉMY, président du conseil d'administration du chemin de fer de Paris à Orléans.

PAYSAGES, sites, monuments, aspects de localités, clochers, parcs, etc. qu'il y a de plus remarquable sur tout le trajet; ouvrage illustré de lithographies à deux teintes, vignettes sur bois et cuivre, lampe, par CHAUMIX, et accompagné d'un texte explicatif intéressant toutes les communes et propriétés riveraines, par HIPPOLYTE HOFFEIN, collaborateur du grand ouvrage de *l'Italie-Audet*. 52 livraisons. Une livraison paraît tous les dimanches. Chaque livraison, dans le format quart de Jésus double, contient, sous une belle couverture, 4 pages de texte et une magnifique lithographie à deux teintes.

Prix de la livraison: En noir, 1 fr. — En couleur, 2 fr. — Chaque livraison séparée, en noir, 2 fr. — On souscrit dès à présent chez Colin et Comp., éditeurs, rue Clapton, 3; Paulin, rue de Seine, 33, où l'on peut se procurer GRATUITS une magnifique livraison-mocké.

THÉÂTRE DES JEUNES ÉLÈVES de M. COMTE, physicien du roi, directeur-propriétaire, passage Choiseul et rue Montigny.

Fénelon, ou le Bat et l'Incendie, charmant vaudeville en deux actes, remplit chaque soir le théâtre Comte. C'est une pièce que les mères de famille peuvent faire voir à leurs enfants, ainsi que toutes celles de ce théâtre, dont le but est tout moral.

PARIS, BUREAU CENTRAL, RUE SAINT-GERMAIN-DES-PRÈS.

Quatre ans de Crédit.

RÉIMPRESSION DE L'ANCIEN MONITEUR, depuis la réunion des États-Généraux jusqu'au Consulat (mai 1789-janvier 1799). Edition complète, 32 vol. grand in-8 à 2 colonnes 42 fr. 50 le volume.

Prix de la collection: 600 fr., payables 100 fr. comptant, 100 fr. aux 15 mars 1841, 1845 et 1846.

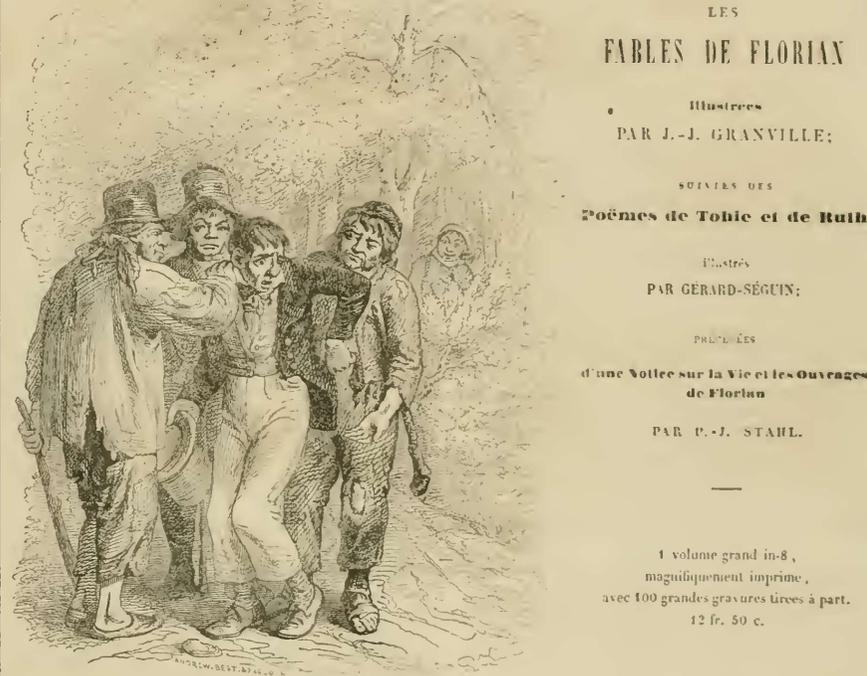
La réimpression de l'ancien *Moniteur* est divisée comme suit: L'Introduction au *Moniteur*. 1 vol. L'Assemblée constituante. 9 vol. L'Assemblée législative. 4 vol. La Convention nationale. 12 vol. Le Directoire exécutif. 4 vol. Tableaux. 2 vol. Les personnes qui ont déjà souscrit, mais qui n'ont pas encore

retiré tous les volumes, pourront s'entendre avec l'administration pour recevoir de suite la collection entière, et pour du crédit accordé. Ceux qui préfèrent ne prendre qu'un volume ou deux à la fois seront toujours libres de le faire. — Le volume de l'Introduction, par séparément, coûte 20 fr.

Commencer il y a trois ans à peice, poursuivie avec un zèle persévérant et une constante régularité, la réimpression de l'ancien *Moniteur* est maintenant terminée. C'est en achevant rapidement leur livre que les éditeurs ont répondu aux personnes qui craignent de voir une entreprise aussi importante arrêtée dans sa marche.

Le *Moniteur* de la Révolution n'est pas une œuvre littéraire d'un mérite plus ou moins incontestable, qui aujourd'hui occupe un rang élevé dans l'histoire publique, et qui demain sera remplacée par une autre plus éminente ou plus populaire; c'est un monument national apprécié et y a vingt ans comme il l'est aujourd'hui, comme il le sera dans cinquante, c'est le miroir éclatant et vrai des vertus et des vices, des hauts faits et des hautes actions, d'un grand nation qui a changé la face de l'Europe; c'est la source où tous les historiens passés, sont allés puiser, où tous les historiens à venir puiseront encore, où tous les hommes sérieux doivent étudier la grande transformation politique et sociale de la fin du dix-huitième siècle. Aussi il n'est pas une bibliothèque de quelque importance qui puisse se passer de cette collection, véritables archives publiques, où les écrits restent fixes et ne varient pas selon le caprice de l'opinion; — et, grâce à la commodité du format de cette réimpression, grâce surtout aux facilités du paiement accordées aux souscripteurs, il n'est pas de bibliothèque, si modeste qu'elle soit, qui ne puisse posséder son *Moniteur*.

J.-J. DUBOCHET ET C^o, rue de Seine, 33:



Les deux Voyageurs. (Fable IV, livre I.

EXTRAIT DU CATALOGUE GÉNÉRAL DU

Comptoir Central de la Librairie

Géographie. — Voyages suite.

GUIDE DU VOYAGEUR À CONSTANTINOPLÉ, et dans ses environs; par G. LACHOIX; avec un plan détaillé de Constantinople, gravé et colorié. 1 vol. petit in-8. (Bellizard, Dufour et Comp., éd.) 8 fr.

GUIDE DU VOYAGEUR À SAINT-PÉTERSBOURG. 1 joli vol. in-18 orné de 10 charmantes vignettes sur acier et du plan de cette capitale. (Bellizard, Dufour et Comp., éd.) 7 fr. 50

GUIDE DU VOYAGEUR EN SUISSE, avec une carte routière et imprimée sur toile, les armes de la confédération suisse et des vingt-deux cantons, et deux grandes vues de la chaîne de Mont-Blanc et des Alpes bernoises; par ANTOINETTE JOANNE. 1 vol. grand in-18, contenant la matière de 6 forts vol. in-18 à 3 fr. 50 (Paulin, éd.) Broché, 10 fr. 30 c.; relié, 12 fr.

IRLANDE SOCIALE POLITIQUE ET RELIGIEUSE (1^o); par GUSTAVE DE DRÉAUMONT. 5^e édit. 2 vol. in-18. (Charles Gossetin, éd.) 7 fr.

LÉTTRES SUR L'AMÉRIQUE DU NORD; par MICHEL CHEVALER. 4^e édition, revue, corrigée, augmentée de plusieurs chapitres et d'une table raisonnée des matières. 2 vol. in-8, ornés d'une carte d'Amérique (Charles Gossetin, éd.) 16 fr.

PÈREGRINATIONS EN ORIENT; par M. EUGÈNE DE SALLÉ. 2 vol. in-8. Pagnerre, éd. 15 fr.

RELATION DU SECOND VOYAGE FAIT À LA RECHERCHE D'UN PASSAGE AU NORD-OUEST; par sir JOHN ROSS, et de sa résidence dans les régions arctiques pendant les années 1829 à 1833, traduit par DEFAUCONPRET. 2 vol. grand in-8, cartes, portraits et planches. (Bellizard, Dufour et Comp., éd.) 8 fr.

RELATION DU VOYAGE AU POLE SUD ET DANS L'OCÉANIE, SUR LES CORVETTES L'ASTROLABE ET LA ZÉLÉE, exécuté par ordre du roi pendant les années 1817, 1818, 1819 et 1820, sous le commandement de M. J. DUMONT D'URVILLE, capitaine de vaisseau. 10 vol. in-8, avec 10 cartes. (Gide, éd.) Prix de chaque volume. 3 fr.

SOUVENIR DE LA SICILE; par le comte de FORBIN. 1 vol. in-8 avec une gravure. (Challamel, éd.) 3 fr.

VOYAGE AUX ÉTATS-UNIS; par miss MARTINEAU; traduit de l'anglais par M. BENJAMIN LAROCHE. 2 forts vol. in-8. (Pagnerre, éd.) 5 fr.

VOYAGE DANS LE LEVANT; par le comte de FORBIN. 1 vol. in-8, avec un plan du Saint-Sépulchre, à Jérusalem. (Challamel, éd.) 3 fr.

VOYAGE DANS LES RÉGENCES DE TUNIS ET D'ALGER, par PEYSSONNEL et DESFONTAINES, publiés par M. DUREAU DE LAVALLE. 2 forts vol. in-8, avec 6 planches et une grande carte sur laquelle l'itinéraire des voyageurs est tracé. (Gide, éditeur.) 18 fr.

BEAUTIES OF HISTORY, for the use of youth. 1 vol. in-18. (Charles Hingray, éd.) 1 fr. 80

Robes.



Il y a des temps où la mode est simple et triste; cette année, elle voulait être brillante; on avait abordé franchement à la ville les couleurs claires, la soie lilas, bleue, rose, et voilà le mauvais temps qui a jeté un voile sombre sur toutes ces élégances. Ne se servira-t-on donc pas de l'ombrelle que vous voyez sur notre dessin? Et ce chapeau de crêpe rose si frais dont toute la grâce est due au talent de madame Alexandrine, ne pourra-t-il se montrer aux promenades du matin? Mais la rigueur du temps s'apaise.

Aux robes d'étoffes épaisses, on fait les corsages montant, un jabot, des manchettes, une écharpe algérienne; c'est une gracieuse toilette de ville, dont nous aimons à donner le modèle.

Pour les modes d'hommes, nous ne saurions louer ces paletots Tweed qu'il nous faut subir, mais que nous avons le droit de trouver fort laids. Nous aimons mieux donner le dessin d'un habit d'Homann.

La fantaisie est aux carreaux pour les pantalons et les gilets; quant aux coupes, ce sont toujours les revers et les collets longs et aplatis; les basques longues et carrées; les gilets longs et descendant en pointe; les pantalons un peu larges du bas.

Le mauvais temps avait retardé les départs pour la campagne; aujourd'hui il se fait beaucoup de préparatifs; ainsi nous voyons des redingotes en coutil de fil, fermées par des boutons ou par

une passementerie, qui seront bien pour les courses du matin. Les corsages sont très montants; un petit cul Louis XIII doit compléter ce costume.

Pour le soir, après la promenade des champs ou des bois, viennent les robes de tarlatane à deux jupes formant tunique ou jupe seule garnie de deux hauts volants découpés. On fait encore des peignoirs blancs doublés de soie rose de Chine; une petite garniture à la vieille doit se poser sur les devants de la jupe, autour du corsage et des manches justes, qui sont demi-longues. Ajoutez à cette toilette négligée une pointe de dentelle posée sur les cheveux, avec un bouquet de côté ou deux choux de nuans, cela formera un ensemble gracieux. Il se fait aussi une grande variété de robes de barège, barège uni, barège à carreaux et à raies satinées, à corsages décolletés, et dessus un fichu à la paysanne qui vient s'attacher avec un bouquet de fleurs naturelles ou une épingle grand'mère, car les vieux bijoux sont aussi revenus: la mode, qui emporte si rapidement une innovation, la rapporte plus tard, et nous la recevons avec faveur, parce que si voir est un plaisir, revoir est un bonheur. Et puis, nous trouvons dans ce capricieux mélange d'atours d'un siècle avec un autre des souvenirs sérieux qui ajoutent du charme à ces frivolités de la toilette.

Amusements des sciences.

SOLUTION DE LA QUESTION PROPOSÉE DANS LE DERNIER NUMÉRO.

Le célèbre géomètre Euler est l'auteur de la solution représentée dans le tableau ci-dessous :

42	57	44	9	40	21	46	7
35	10	41	58	45	8	39	20
12	45	56	61	22	59	6	47
65	34	11	50	25	28	19	58
52	15	62	97	60	25	48	3
35	64	31	24	29	26	37	18
14	55	2	51	16	35	4	49
1	52	15	54	3	50	17	56

Ce qui distingue cette marche de la précédente, c'est que l'intervalle de la case 64 à la case 1 étant d'un saut de cavalier, on pourra le suivre dans un ordre direct ou rétrograde, en partant de l'une quelconque des cases de l'échiquier. Ainsi, par exemple, on pourra commencer à la case marquée 22, et aller à 23, à 24, à 25, et ainsi de suite jusqu'à ce que l'on revienne à 21 en passant par 64 et par 1; ou bien encore on pourra suivre l'ordre 22, 21, 20, jusqu'à ce que l'on soit arrivé à 23, en passant par 64 et par 1.

Nous ferons connaître d'autres solutions dans notre prochain numéro.

NOUVELLES QUESTIONS À RÉSOUDRE.

I. Un charpentier a une pièce de bois triangulaire, et voulant en tirer le meilleur parti, il cherche le moyen d'y couper la plus grande table quadrangulaire rectangle possible. Comment doit-il s'y prendre?

II. Trouver deux nombres dont les carrés ajoutés ensemble forment un autre carré.

Rébus.

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

L'on verra, dans un petit espace d'années, les chemins de fer traverser le pays dans tous les sens.



Nécrologie. — Bouvard.

BOUVARD (Alexis), savant et laborieux astronome attaché



(Alexis Bouvard.)

à l'Observatoire de Paris, est né entre Sallanches et Clamounix, au pied du Mont-Blanc, le 27 juin 1767. Il vint à

Paris en 1785, où il suivit assidûment les cours du Collège de France. Ses parents le destinaient au négoce; il resta quelque temps incertain entre la chirurgie et les mathématiques; mais les mathématiques l'emportèrent, et il se livra avec passion à l'étude de l'astronomie. Admis provisoirement à l'Observatoire en 1793, nommé astronome adjoint en 1795, membre de l'Institut en 1803 et du bureau des Longitudes en 1804, il n'a cessé de rendre à la science les plus importants services. Bouvard a découvert huit comètes dont il a calculé les éléments paraboliques. En 1800, il partagea avec M. Burg un prix proposé par l'Institut sur les moyens mouvements de la lune; la collection des volumes intitulés: *Connaissances des Temps à l'usage des Astronomes et des Navigateurs*, contient un grand nombre d'articles qui lui sont dus: il travailla au grand ouvrage de la *Mécanique Céleste* dont l'auteur lui confia les détails et les calculs astronomiques. Il s'est félicité toute sa vie de cette glorieuse collaboration avec notre illustre Laplace. Bouvard obtint une mention honorable au concours décennal pour ses *nouvelles tables de Jupiter et de Saturne*, qu'il augmenta, en 1821, de *tables d'Uranus*. C'est ce que nous avons de plus précis sur cette planète, qui, depuis sa découverte en 1781, n'a pas encore terminé sa révolution (quatre-vingt-quatre ans). On lui doit de précieuses notes sur l'ouvrage de l'astronome arabe Ebn-Iounis et des tables du plus haut intérêt publiées chaque année dans l'*Annuaire* du Bureau des Longitudes. Nous aimons à consigner ici que Bouvard, qui soutint sa famille pauvre sans se lasser jamais, laisse dans le souvenir de ses nombreux amis la réputation du meilleur des hommes. Bouvard vient de mourir à Paris à l'âge de soixante-seize ans.

ON S'ABONNE chez les Directeurs des postes et des messageries, chez tous les Libraires, et en particulier chez tous les Correspondants du Comptoir central de la Librairie.

A LONDRES, chez J. THOMAS, 1, Finch Lane Cornhill.

A SAINT-PÉTERSBOURG, chez J. ISSAKOFF, Gostinof dvore, 22.

JACQUES DUBOCHET.